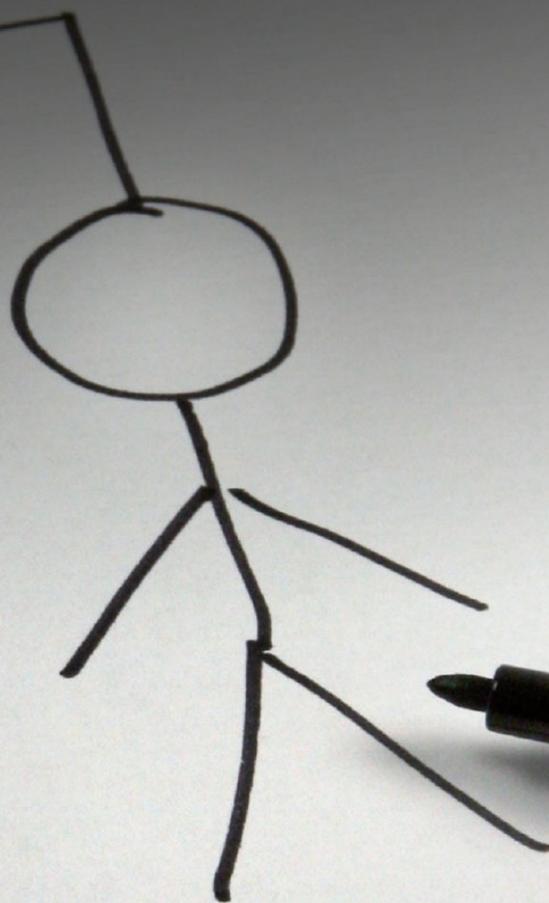


Vladimir Volkoff L'attrait de l'opprimé
koff L'attrait de l'opprimé
Vladimir Volkoff L'attrait de l'
Volkoff L'attrait de l'opprimé
Un intermède
Vladimir Volkoff L'attrait de l'op



L'ATTRAIT
DE L'OPPRIMÉ

Vladimir Volkoff

L'ATTRAIT
DE L'OPPRIMÉ

Un intermède

Traduit par Béatrice Vierende

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

jamais en goujat, et pour ce qui est d'être pingre, d'innombrables marchands de fleurs, domestiques et serveurs, parfumeurs, propriétaires de bons restaurants, vendeuses de lingerie dans le monde entier, sans parler des portiers d'hôtel, des employés des wagons-lits, des chauffeurs de taxi et, d'une manière générale, de tout personnel pouvant prétendre à un pourboire, se seraient aussitôt esclaffés à la seule idée qu'on pouvait accuser Walter de Walter de radinerie ! Et j'aurais volontiers ajouté à la liste les bijoutiers, les fourreurs et les spécialistes de l'accastillage des yachts de grand luxe ; malheureusement, à cette époque, je n'avais pas encore acquis de quoi mobiliser l'attention de ces messieurs. Quoi qu'il en soit, « radin » n'entrait même pas en ligne de compte et nul ne le savait mieux qu'Amarantha. Ce qu'elle ne savait pas, bien sûr, c'était que mon compte en banque, renfloué par Munchin and Munchin presque deux semaines auparavant, était déjà retombé dans le rouge et que je serais obligé de payer le *Midnight Sun* au moyen d'une carte de crédit. Laquelle avait été prise à mon nom par la firme Munchin and Munchin, pour me permettre de régler la note, chaque fois que j'étais censé inviter un de nos auteurs faméliques dans une friterie, ce qui signifiait qu'au bout du compte, ce serait en effet Amarantha Munchin qui paierait notre dîner. Sachant qu'à ce stade des opérations, la note pourrait figurer dans les frais généraux, je ne me faisais pas trop de souci. De toute façon, je ne suis pas du genre bileux.

« Oh, non ! a lancé Amarantha, tout sucre, tout miel. Tu n'es pas un goujat, mon cher petit Walter. Juste un tout petit peu mufle sur les bords. Viens me retrouver là-bas à neuf heures, d'accord ? »

Et elle a raccroché. Ce « Viens me retrouver » signifiait clairement qu'elle voulait bien dîner avec moi, mais ne souhaitait pas s'engager pour la soirée entière. Ce qui, de son

côté, signifiait soit qu'elle n'avait pas encore décidé ce qu'elle ferait de sa fin de soirée, soit qu'elle l'avait décidé, mais que ce n'était pas avec moi qu'elle le ferait. Et si ce n'était pas avec moi, ce serait sans doute avec Billy Boy B. Bopkins III ; or cette idée ne me plaisait pas du tout, pour plus d'une raison. Pendant une brève seconde, j'ai songé à engager Chirpie, afin qu'il débarrasse notre beau pays de Billy Boy B. Bopkins III : notre pays serait tellement plus beau sans lui et j'étais sûr que Chirpie me ferait un prix. Cependant, comme je n'étais pas sûr qu'il accepte une carte de crédit, j'ai renoncé. D'autant plus que je ne suis pas assoiffé de sang. Donc, je me suis contenté d'appeler le *Midnight Sun* et de réserver une table pour deux personnes.

Le *Midnight Sun* est un restaurant scandinave. Comprenezmoi bien. En ce qui concerne notre bienheureux pays, une chose est sûre : si l'on veut faire fortune dans la restauration, il suffit en général de préparer des plats à peine mangeables, de leur donner un prix dix fois supérieur à ce qu'il devrait être et de les affubler d'un nom étranger, de préférence orthographié de travers : la clientèle absorbera n'importe quoi et paiera des sommes exorbitantes, pourvu qu'elle croie qu'il s'agit de cuisine exotique. S'il faut dire la vérité, quand ils veulent savoir ce qu'ils mangent, les Américains ne font pas appel à leurs papilles gustatives, mais à leur imagination. Le *Midnight Sun*, cependant, n'abuse pas de cette caractéristique nationale, et même si l'on y mange de la viande de renne, par exemple, elle est correctement cuisinée, le service est sérieux et plutôt efficace et le bourgogne n'est jamais servi glacé. Selon les critères en vigueur dans les États du Sud, c'est ce qu'on appellerait un établissement « de luxe ».

Je suis arrivé en avance et je me suis juché sur un tabouret de bar. Juste histoire d'asticoter le barman, j'ai demandé un scotch single-malt. Inutile de dire qu'ils n'en avaient pas, donc

j'ai poussé un soupir et je me suis rabattu sur un *gimlet* au gin – du beefeater, ai-je précisé – préparé avec des glaçons, mais servi sans. En Europe, j'aurais fait le contraire : j'aurais demandé un *gimlet* au gin, pour m'assurer qu'ils ne savaient pas de quoi je parlais, puis j'aurais pris un scotch.

Tout en sirotant mon cocktail, j'ai réfléchi à la situation.

J'avais fait la connaissance d'Amarantha Munchin dans une réception très chic, à New York, quelques mois auparavant. Que faisais-je donc à New York ? Ma foi, je trouve la question un tantinet indiscreète, mais je vais vous le dire quand même. J'attendais qu'un certain orage soit passé. Peu importe de savoir d'où sortait cet orage, ou ce qui l'avait déclenché. Comment formuler la chose ? Je ne suis en aucune façon quelqu'un de malhonnête, mais en règle générale, je ne parviens pas à me conformer à la façon dont les banquiers traitent leurs affaires, et ils peuvent en dire autant de moi. De ce fait, des malentendus surviennent à tout propos et, comme les banquiers ont plus d'entregent que moi et qu'ils n'hésitent jamais à abuser de leur pouvoir en faisant appel à divers agents de la fonction publique pour mettre un peu d'ordre dans nos démêlés, il m'est arrivé d'émigrer à différentes reprises au cours de mes trente-deux brèves années de vie. À ce propos, je vous signale que c'est une tradition de famille. Nous aimons bien passer d'un continent à l'autre et mon père, par exemple, a eu le plaisir d'être citoyen de sept pays différents : les États-Unis, la France, le Royaume-Uni, Monaco, l'Éthiopie, le Libéria et le Honduras, si ma mémoire est bonne. Quoi qu'il en soit, la situation s'était à ce point détériorée que je cherchais du travail. Ce n'est pas que j'aime travailler, bien sûr, je ne sais pas pourquoi cela me fatigue. Mais il n'y avait pas d'autre solution en vue et il paraissait écrit que j'allais devoir gagner mon pain, avec du caviar dessus de préférence, à la sueur de mon front.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Les meurtres n’arrivent pas, ma chérie. Ils sont commis.
– Bon, alors, tu le laisserais être commis pour de bon ?
– Pourquoi pas ?
– Tu ne crois donc pas que toute vie est sacrée ou est-ce que je sais ? »

J’ai éclaté de rire.

« Tu n’es pas en train de te régaler d’un délicieux canard ?

– J’aurais dû dire, toute vie humaine.

– La vie humaine est ce qu’il y a de moins sacré au monde. Croire que la vie humaine est sacrée est presque aussi vulgaire que de croire que l’argent est sacré. Elle est là pour être dépensée, risquée au jeu, savourée, gaspillée, et même quelquefois consacrée à quelque chose d’utile, mais certainement pas pour être adorée.

– Je croyais que tu étais plus ou moins chrétien.

– Ma foi, adorer autre chose que Dieu est vraiment très peu chrétien, non ?

– Alors, tu laisserais ce M. Saint-Fiacre mourir sans lever le petit doigt ?

– Au contraire. Je lèverai bon nombre de doigts pour veiller à ce qu’il ait une mort plus profitable que n’a été sa vie.

– Profitable pour qui ?

– Mais pour Munchin and Munchin, qui d’autre ? Ah, oui, et aussi pour Walter de Walter !

– Mais, ça ne relèverait pas de la “complicité après les faits” ou quelque chose de ce genre ?

– Moi, je dirais plutôt “avant les faits.”

– Et ça n’entraînerait pas certains risques, ça ? »

J’ai fait signe au serveur de m’apporter la carte, pour pouvoir commander le dessert.

« Ma très chère Amarantha, ai-je dit, tu ne courrais pas davantage de risques que tu n’en cours maintenant, en dînant

avec un personnage aussi louche que moi et en envisageant de fusionner avec quelqu'un d'aussi atroce que Billy Boy. Les risques, c'est moi qui les courrais et j'en courrais volontiers bien d'autres pour empêcher la fusion en question. »

C'est que j'avais vraiment de l'affection pour Amarantha, voyez-vous.

« Que veux-tu pour le dessert ? » ai-je demandé.

Elle a haussé ses belles épaules nues. Elle n'avait pas entendu ma question et elle a murmuré, très bas :

« Un meurtre pour faire un livre...

– Certains livres, ai-je lancé narquois, sont bien pires que certains meurtres.

– Là, je ne dis pas non », a-t-elle répondu.

Et je peux vous dire qu'Amarantha dit rarement non aux choses, si elle pense qu'elles ont une solide valeur marchande.

trois

3.

Si vous croyez qu'il m'a été aussi facile de devenir le vainqueur du jour, c'est que vous connaissez bien mal Amarantha Munchin, mais j'ai été, en revanche, le vainqueur de la nuit, ce qui était quand même encourageant – et pas franchement désagréable, par-dessus le marché.

Je dois avouer que pendant quelques heures, j'ai complètement oublié le meurtre prémédité par Chirpie et notre best-seller concomitant. Ce n'est pas, Dieu merci, que je verse dans la sentimentalité dès que je suis à l'horizontale, mais j'ai toujours pensé que lorsqu'on se mêle de rendre hommage à une dame, il n'est pas galant de penser à autre chose. Sans compter qu'Amarantha n'était pas précisément le genre de fille qui incitait l'esprit à vagabonder.

Donc, je suis resté un peu interloqué quand, après avoir allumé une cigarette – cette atroce habitude-là non plus, je n'ai jamais pu la lui faire passer – elle a, tout à coup, observé, d'une voix très terre à terre qui n'était pas du tout celle que je venais d'entendre l'instant d'avant :

« Ça ne marchera jamais.

– Quoi donc ? ai-je demandé d'une voix ensommeillée.

– L'histoire du crétin qui assassine un politicien totalement obscur. Qui va vouloir lire un truc pareil ?

– Ah, mais nous allons changer tout cela, Aramantha. C'est précisément l'avantage qu'il y a à travailler avant les faits.

– Qu'entends-tu par “changer tout cela” ? »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

facile à retenir, elle a fait rire Chirpie et elle sonnait de façon assez innocente, si on était obligé de parler en présence des « ennemis ».

Après avoir cassé une petite croûte pour le déjeuner, je me suis rendu à l'Alliance française et j'ai feuilleté tous les magazines que j'ai pu trouver. Saint-Fiacre était mentionné dans la plupart d'entre eux et dans *Match*, j'ai même dégotté une photo de lui. Pas très grand, maigre, avec une tête triangulaire, des petits yeux perçants qui auraient pu faire penser à un serpent, s'il n'y avait pas eu les grandes oreilles pointues qui évoquaient nettement Méphistophélès. Comme les serpents et les diables sont cousins, le mélange n'était pas fait pour flatter le regard, en tout cas la plupart des regards : le mien, cependant, était extrêmement flatté. Comme je l'ai déjà dit, je n'ai rien d'un sentimental, mais néanmoins, j'aurais été désagréablement surpris de constater que ma victime désignée avait l'air d'un joyeux drille avec un grand sourire innocent et une figure respirant l'honnêteté. Il était beaucoup plus rassérénant de voir que Saint-Fiacre avait un physique de canaille sournoise et venimeuse. Son haut front, barré de rides, ses sourcils curieusement obliques, ses pommettes saillantes et son menton pointu, ses dents de carnassier qu'exposait de façon plutôt indécente un sourire de loup, n'étaient pas sans caractère, loin de là ; mais en matière d'innocence et d'honnêteté, il n'était pas agrégé, ça crevait les yeux. La photo avait été prise lors d'un cocktail sur la pelouse de je ne sais quel milliardaire, et il se tenait le verre à la main, les doigts de son autre main écartés dans un geste très expressif et très français. Tout cela, cependant, était un peu juste comme point de départ. À en croire les entrefilets le concernant et les extraits de ses discours, jamais il n'avait couru le risque de se mettre à dos les Noirs, les Juifs, les homosexuels, les mulâtres, les femmes, les étudiants,

les citoyens en situation économique précaire, ni aucune autre catégorie de personnes que je pouvais espérer présenter comme des opprimés. Il faut savoir, voyez-vous, que Serge Saint-Fiacre était un gauchiste, et si son physique collait tout à fait au rôle que je voulais lui faire jouer, ses idées quant à elles paraissaient être détestablement louables, si je peux me permettre cet oxymore. Qu'on me donne plutôt un type de droite, tant qu'on voudra ! Au moins, eux, on peut facilement faire croire qu'ils sympathisent avec l'oppression, la réaction, la tyrannie, le fascisme, le chauvinisme, les racismes en tout genre. Et bien sûr, il y a l'autre croquemitaine : le communisme. Mais même si dans les pays où ils ont pris le pouvoir, les camarades paraissent avoir transformé en chair à pâté toutes sortes d'opprimés divers et variés, ils réussissent quand même à se faire passer pour des opprimés dans tous les autres pays, et il ne fallait pas songer à essayer de vendre, dans une société démocratique ou soi-disant démocratique, un livre racontant, non sans une sympathie palpable pour l'assassin, le meurtre d'un leader rouge ou rose.

J'étais assez découragé. Les seules personnes que Saint-Fiacre ne manquait jamais de critiquer étaient les riches, les puissants, les gens en place. À l'évidence, il avait découvert avant moi l'attrait de l'opprimé.

Je suis retourné au bureau et j'ai appris qu'Amarantha était partie jouer au golf avec Billy Boy. J'ai emprunté la voiture de la secrétaire et je lui ai laissé mon Alfa Romeo pour recevoir son petit ami ou pour le distraire, allez savoir. Je me suis rendu dans un grand magasin où j'ai acheté des vêtements tout à fait hideux, dont je suis allé m'affubler dans les toilettes pour hommes. Ensuite, j'ai filé dans un magasin de perruques et j'ai fait l'emplette d'un de leurs articles. J'avais l'air on ne peut plus tartignolle avec des cheveux noirs, dont la coiffure était la vulgarité même, une chemise jaune, un pantalon vert et une Ford

Escort rouge. Mais au moins, comme cela, si nos adversaires me repéraient, ils auraient une image qui s'inscrirait en clair dans leur mémoire, une image qui me ressemblait aussi peu que la Ford Escort rouge ressemblait à ma beauté italienne, d'un blanc immaculé. Ensuite, je suis allé jusqu'à l'immeuble de Chirpie, je me suis garé dans un endroit qui m'a paru tactiquement bien choisi et j'ai attendu.

D'abord, Chirpie est rentré du travail, vers les six heures, et m'a offert la satisfaction de passer tout contre ma voiture, et même de jeter un coup d'œil distrait à son occupant, sans me reconnaître.

Ensuite, environ une heure plus tard, une vieille Maverick cabossée, récemment repeinte en vert, s'est garée de l'autre côté de la rue et deux individus en sont sortis, en qui j'ai aussitôt reconnu les deux mentors de Chirpie. Un des deux était en effet grand et gros, l'autre petit avec le menton en galoche. Le premier avait l'air d'un crétin absolu ; l'autre d'un salopard, non moins absolu. Ils ne m'ont pas fait penser à Laurel et Hardy, parce qu'il y avait quelque chose de volontairement odieux dans leur façon de marcher, de regarder autour d'eux, de claquer les portières de la Maverick. Cela dit, ils étaient quand même aussi des espèces de comiques, jouant des rôles prédéterminés. À vue de nez, M. Laurel était le patron et il avait engagé M. Hardy en raison de son aspect physique, fait tout exprès pour mettre le sien en valeur. On n'aurait pas dit des agents du gouvernement et je ne partageais pas l'enthousiasme de Chirpie quant à leur goût vestimentaire. Leurs complets paraissaient relativement neufs, mais ils étaient mal coupés dans de vilains tissus.

Dès qu'ils ont eu disparu à l'intérieur de l'immeuble, j'ai noté leur numéro d'immatriculation, puis je me suis approché de leur voiture dans l'espoir qu'ils auraient oublié de la fermer à clef et que je trouverais à l'intérieur quelque chose de révélateur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dire Snipe et Boudin, avaient été un peu contrariés d'apprendre qu'il n'en avait pas, mais ils n'avaient pas proposé de lui en fournir un faux. Il regrettait encore son Browning Olympian, mais j'ai fini par trouver le moyen de le consoler, quand il m'a dit que la Ruger était une arme américaine de A à Z, alors que le Browning était fabriqué en Belgique.

« Enfin, tu ne vois donc pas que ce sera beaucoup plus jouissif de liquider ce salopard antiaméricain avec une carabine cent pour cent américaine ? Tu ne voudrais pas lui offrir une mort *made in Europe*, si ? Non, tu veux sûrement lui faire passer le goût du pain avec une bonne balle bien de chez nous, sortie d'une bonne arme bien de chez nous, voyons. »

Comme je l'ai déjà dit, Chirpie est un vrai patriote et cet argument est venu à bout de son gros chagrin.

« Ouais, a-t-il dit d'une voix traînante, l'air mauvais, une bonne balle bien de chez nous dans sa vilaine caboche française. Ça leur apprendra, à ces Boches ! »

Question géographie, ce n'était pas terrible, mais pour l'état d'esprit, c'était parfait, alors j'ai laissé courir.

Comme j'avais l'intention de partir pour la France en même temps que Chirpie, nous avons décidé, Amarantha et moi, que j'allais prendre mes congés annuels, en signalant chez Munchin and Munchin que j'allais les passer en Europe. Si jamais on me questionnait par la suite, je ne voulais pas avoir l'air d'avoir menti à quiconque, ce qui aurait pu indiquer de la préméditation. Quand il a appris que je partais en vacances, Billy Boy a hurlé de rire.

« Vous avez déjà assez travaillé comme ça, hein ? Bon, je suis content de savoir que les choses commencent un peu à se tasser de votre côté. »

J'étais un peu déconcerté de constater qu'il en savait si long à mon sujet. En réalité, rien ne commençait à se tasser. Cela dit,

il était intéressant de savoir que Billy Boy avait cru bon de se renseigner sur moi. Amarantha elle-même ne savait pas que j'avais eu ces ennuis, ou en tout cas, elle n'était pas censée le savoir. J'étais bien certain que Billy Boy lui avait fait part de tous les renseignements qu'il avait pu glaner. À vrai dire, c'était peut-être justement pour lui en faire part qu'il s'était mis en devoir de les glaner. Donc, le brave garçon avait un peu peur de moi, ou en tout cas de mon influence sur Miss Munchin, ce qui me remontait le moral.

« Je ne sais pas si les choses se tassent, ai-je dit. Il se trouve simplement que je ne suis pas un bourreau de travail comme vous. Six mois de suite à m'échiner, ça me suffit. De toute façon, je suis beaucoup plus doué pour le repos que pour le travail.

– Un homme doit être capable de trimer comme un forçat ! a déclaré Billy Boy.

– Ou comme un nègre ! » ai-je riposté.

Billy Boy n'a pas trop aimé cette perfide allusion à ses origines sudistes. Je reconnais que ce n'était pas très élégant, mais son sousentendu sur ma situation quelque peu précaire ne l'était pas non plus.

La dernière chose qui me restait à faire, et la plus importante, c'était de préparer peu ou prou l'opinion publique. Je voulais que les gens apprennent à connaître un peu mieux le nom de Serge Saint-Fiacre et je voulais aussi que certains d'entre eux puissent s'écrier « Je vous l'avais bien dit », lorsqu'il mourrait victime de ses opinions anti-jeunes. En plus de quoi, il fallait s'arranger pour donner un air de vraisemblance à notre version des événements. Il faut se rappeler que nous ne savions pas qui voulait, en réalité, se débarrasser de Saint-Fiacre : ce pouvait être pour des raisons politiques, ou bien personnelles ; et la personne qui avait manigancé le complot

pouvait soit préférer garder l'anonymat – auquel cas, elle ne contesterait pas notre revendication du meurtre – soit, au contraire, s'en servir dans le but de faire connaître ses griefs, comme le font, par exemple, les Palestiniens. Dans la seconde hypothèse, on risquait de voir naître une rivalité assez ridicule : « C'est nous qui l'avons tué. – Non, c'est nous ! » Cela dit, l'avantage serait dans notre camp, puisque à ce moment-là, je l'espérais, Chirpie serait à notre disposition ; mais cet avantage n'était pas assez écrasant pour qu'il soit inutile de préparer un peu le terrain. Il fallait donc que j'aille faire un petit tour à New York, aux frais de Munchin and Munchin, et même si je n'aime guère cette ville sale, hostile et mercantile, j'y avais quand même quelques amis que je me ferais un plaisir d'aller saluer.

Donc, un beau matin, j'ai atterri à l'aéroport Kennedy, et dès que j'ai eu quitté la zone de débarquement, j'ai téléphoné à George Broker qui, pour être journaliste, n'en est pas moins un charmant garçon.

« George, lui ai-je dit, j'arrive tout juste de Paris, par un vol d'Air France. » (J'avais pris la navette jusqu'au terminal des vols internationaux.) « J'ai comme une espèce d'intuition que tu vas venir me chercher. » (J'ai horreur de conduire au milieu d'une circulation dense et les taxis me donnent de la claustrophobie.) « Tu pourras même m'inviter à déjeuner, ai-je ajouté, emporté par ma générosité.

– Walter ! Ah, mon vieux, je suis bien content de t'entendre ! Tu as des choses à me raconter ?

– Rien dont nous aurions envie de parler au téléphone, George. »

Il a poussé un sifflement. « C'est si bien que ça ?

– Pas mal. Mais, je ne veux pas te faire de fausses joies, George. Ce n'est pas un tuyau que je peux te refiler pour rien. »

Nouveau sifflement. « Oh ! Alors, c'est vraiment mieux que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Oui, oui, mais quelles sont ses opinions politiques ?

– Il pense que tous les peuples d'Europe devraient s'unir contre leurs gouvernements respectifs. Ce n'est pas qu'il soit communiste, loin de là, mais il a le sentiment que l'équilibre du pouvoir dans le monde ne pourra être établi que si l'Europe s'unit.

– Tout le monde a ce sentiment-là. »

Je lui ai caressé la main, doucement, et elle n'a élevé aucune objection, du moment que je continuais à épiloguer sur Saint-Fiacre.

« Oui, je ne dis pas que c'est très original. Mais il y a par contre quelque chose qui l'est. Il croit que même si tous les gouvernements européens disent qu'ils veulent s'unir, ils font exactement le contraire. Il prouve de manière assez convaincante que toutes les personnes qui détiennent actuellement le pouvoir et possèdent les richesses perdraient tout si l'Europe devenait tout à coup une seule nation. D'ailleurs, ça tombe sous le sens : il n'y aurait plus qu'un seul gouvernement, qu'un seul parlement, au lieu de plusieurs. Et ce serait la même chose pour l'armée et la marine. Un seul général en chef au lieu d'une dizaine. Donc, à l'en croire, depuis un quart de siècle, les gouvernements en place n'ont pas cessé de torpiller l'Europe unie et il serait temps de mettre le holà.

– Mais, bien sûr ! s'écria Olivia. Pourquoi est-ce que je n'y ai jamais pensé ? C'est la seule explication possible ! Depuis vingt-cinq ans, voire davantage, tous ces hommes en place ont fait semblant d'être prêts à détruire leur propre position de force. Mais il aurait fallu qu'ils soient de vrais idéalistes pour en arriver là ! Alors, ils ont conspiré entre eux pour surtout n'en rien faire !

– Oui, c'est exactement ce que dit Saint-Fiacre. »

Ma main est remontée tout doucement le long de son bras.

« Que l'Europe des peuples n'est encore qu'un rêve, alors que celle des gouvernements est déjà un fait établi, même s'il reste secret. Il appelle ça le paradoxe européen : les chefs d'État conviennent en secret de ne jamais être d'accord en public, ils s'unissent en cachette, pour être sûrs de ne jamais s'unir ouvertement. Il a vraiment des commentaires bien sentis à faire. »

J'avais composé moi-même certains de ces commentaires bien sentis, mais quelle importance ? Les opinions exprimées étaient celles de Saint-Fiacre. Olivia n'allait pas en faire un livre ; elle était, à coup sûr, incapable d'écrire un livre, mais elle écrirait un article, dont les gens parleraient et qu'ils ne seraient que trop contents de citer : même si la France et les États-Unis sont toujours alliés, à ce que je crois, et même si l'histoire a tissé entre eux des liens assez étroits, il y a peu de choses qui réjouissent les journalistes américains que des problèmes en France et réciproquement.

En tout cas, moi, j'avais fait ce que je pouvais et ce que j'ai fait d'autre ce soir-là n'a rien à voir dans cette affaire, si bien que je n'ai aucune raison d'en tenir la chronique. À supposer qu'Olivia ait été le moins du monde encouragée à admirer Saint-Fiacre par les sentiments – sporadiques, soit dit en passant – que je peux lui inspirer, cela n'entre pas en ligne de compte. Ni Olivia, ni George ne sont crédules. Tout ce que je leur avais dit était la pure vérité, ou bien si proche de la pure vérité que c'était tout comme. C'est vrai que les parents français corrigent leurs enfants de temps à autre ; c'est vrai aussi que ces enfants, tant qu'ils sont encore enfants, leur en veulent parfois de ces corrections (même s'ils finissent le plus souvent par leur en savoir gré plus tard) ; c'est vrai que la prétendue révolution de Mai 1968 a été entièrement faite par des adolescents ; c'est vrai que l'Europe tarde sérieusement à s'unir ; c'est vrai que

beaucoup de gens risquent de perdre beaucoup de privilèges quand elle sera enfin unie ; c'est vrai que Serge Saint-Fiacre fournissait un excellent sujet pour un article. Si George et Olivia me rendaient bien service, je ne leur étais pas inutile de mon côté ; aussi quand, après deux jours supplémentaires à New York, passés à dépenser fort agréablement l'argent de George avec de vieux amis, je suis reparti pour Atlanta, j'ai eu le sentiment que tout le monde ne se portait que mieux de ce que j'avais fait, sauf peut-être – en tout cas, je l'espérais – M. Bill B. Bopkins III.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Elle a poussé un soupir. « Bon, d'accord. Je serai muette. »

L'expérience m'avait enseigné qu'elle savait l'être. On pouvait dire ce qu'on voulait de Nénette, mais comme copine, il n'y avait pas mieux.

« J'aurais besoin d'une paire de jambes à qui je pourrais faire confiance.

– Elles ne te plaisent pas, les miennes ? a-t-elle demandé d'un ton boudeur.

– Tes quoi ?

– Mes jambes, tiens ! »

Comme j'avais utilisé l'expression au sens figuré, comme elle ne connaissait manifestement pas ce sens et comme ses jambes, à ce moment précis, étaient découvertes depuis les hanches jusqu'à la pointe des orteils, sa remarque était justifiée. J'ai expliqué à quoi je faisais allusion.

« Je paierai bien, ai-je précisé, mais je veux un gars de toute confiance, ni poltron, ni bavard, capable de courir vite ou de rendre coup pour coup, le cas échéant. En principe, je ne prévois pas de bagarre. À mon avis, il aura plutôt besoin de courir.

– Pour se sauver ou pour poursuivre ?

– Pour poursuivre, j'espère. Mais, il pourrait être nécessaire de s'esquiver. »

Elle a froncé le nez, ce qui est une habitude chez elle quand elle essaie de réfléchir profondément. Elle ne le fronce pas très souvent.

« Écoute, il y aurait Fifi, a-t-elle dit. Et Popo. Et puis, le vicomte. Et Didi, bien sûr. Sans oublier Vava. Et... Mais d'abord, il faudrait me dire pour qui tu travailles.

– Pour moi.

– Je ne te crois pas.

– J'ai vraiment l'air tellement altruiste ?

– Je suis sûre que c'est pour la CIA, puisque tu es

américain. »

Je n'avais jamais songé à travailler pour cette agence. Je ne suis ni assez idéaliste, ni assez malhonnête. Mais, comme ça, au débotté, je me suis dit que cela servirait peut-être à couvrir mes traces, si l'on pensait que j'étais employé par cette organisation. Alors, j'ai dit d'un ton très ferme :

« Non, Nénette, je ne travaille pas pour la CIA. »

Elle a ri. « Tu as le nez qui remue », a-t-elle dit en l'embrassant. En France, on dit que vous avez le nez qui remue quand vous mentez. « Tu te rends compte ! Quelle horreur ! J'ai un saligaud d'agent de la CIA dans mon lit, moi qui suis une petite marxiste pure et dure.

– Tu es marxiste, toi ?

– Mais oui. Tous les gens bien le sont.

– Quoi ?

– Marxistes, bien sûr.

– Tendance Groucho, j'imagine.

– Tais-toi. Il ne faut pas se moquer du marxisme. Il fait fureur, ici. Le vicomte est maoïste et moi, je suis moscovite à n'en plus pouvoir. On s'engueule.

– Au lit ?

Pas d'impertinence ! Nous ne sommes pas complètement idiots, permets-moi de te le dire. Le vicomte est un type très bien. Bon, eh bien ! si tu travailles pour l'ennemi, je pense qu'il te faut Fifi.

– Pourquoi lui ?

– D'abord, parce qu'il est trotskiste et tout le monde sait que Trotski était à la solde des Américains. Et puis, j'ai l'impression qu'il pourrait faire assez mal, s'il le fallait. Oui, c'est lui le mieux. Prends Fifi.

– Mais si je travaille pour le camp opposé ?

– Aucune importance. C'est quand même le meilleur. De

toute façon, il prétend qu'il est trotskiste. À mon avis, il ne sait même pas qui est Trotski.

– Et toi, tu sais qui était Marx ?

– Mais oui, je le sais, a-t-elle dit fièrement. C'est celui qui a la grande barbe façon père Noël, plutôt que d'avoir la petite barbiche ou la grosse moustache.

– Et qu'est-ce qu'il fait, dans la vie, Fifi ?

– Tout et n'importe quoi. Il lit des manuscrits pour les éditeurs. Il nettoie les carreaux. Il garde les bébés. Il lave les voitures. Il enseigne le latin et le grec. Il vend sa paire de jambes à la CIA.

– Et c'est... un de tes chéris ?

– Ben, oui, naturellement. Mais il est un peu passé de mode.

– Il a un code ?

– Non. C'est un de ceux qui n'en ont jamais eu.

– Il n'a jamais été promu, alors ? Je vois. Nénette, si tu dois me permettre de me servir de ton téléphone pour mon opération, il vaudrait mieux que tu lui en donnes un. Attends, ne dis pas oui sans réfléchir. Je peux très bien aller à l'hôtel ou chez quelqu'un d'autre, mais c'est toi que j'aime le mieux. D'un autre côté, je ne voudrais pas que tu aies des ennuis. Tu es sûre que ton téléphone n'est pas sur écoute ? On nous dit que la moitié des téléphones le sont, en France.

– Pas le mien, toujours.

– Comment le sais-tu ?

– C'est facile. J'ai appelé le vicomte – ou alors c'était peut-être quelqu'un d'autre ? Je ne me rappelle plus – et je lui ai parlé pendant une heure d'assassiner Mitterrand. Nous avons préparé ça jusque dans le moindre détail. On aurait vraiment cru deux professionnels.

– Et alors ?

– Alors, personne n'est venu nous arrêter. Donc, le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

deviner. »

Elle a cru que je la taquinai et elle n'était pas d'humeur à entrer dans mon jeu.

« De toute façon, c'était qui ce Barbe-Bleue ? a-t-elle demandé. J'ai l'impression d'en avoir entendu parler.

– Barbe-Bleue, jeune et ravissante demoiselle, a tonné *Herr Doktor* quelque part au-dessus de nos têtes, était un abominable aristocrate français qui a épousé sept femmes.

– Mais c'est interdit par la loi ! s'est-elle écriée. C'est de la polygamie !

– Peut-être, a reconnu notre ami allemand, en agitant son cigare, peut-être. Mais imaginez un peu à quel point les Français peuvent être dépravés ! Quand on leur parle du crime très sérieux qu'est la polygamie, ils se contentent de hausser les épaules. La seule raison pour laquelle on accuse Barbe-Bleue d'être un criminel, ce n'est pas parce qu'il a épousé sept femmes, mais parce qu'il les a assassinées.

– Ouf, vous m'avez fait peur ! a lancé Joyce qui finalement avait bien un sens de l'humour. Donc, ce n'était pas un polygame, c'était juste un veuf. »

Nous avons tous ri.

« Et pourquoi, ai-je demandé (l'habitude était contagieuse), pourquoi appelle-t-on le président ou le secrétaire général ou que sais-je du Parti européen, Barbe-Bleue ?

– Oui, j'aimerais bien entendre la réponse à cette question », a dit Joyce.

À l'évidence, elle était quelque peu dépassée par l'événement et ne savait pas très bien où elle en était. Elle voulait en apprendre le plus long possible.

« C'est à cause d'une légère confusion, a repris l'Helvète de sa voix qui n'était ni masculine, ni féminine, mais juste entre les deux. Comme vous le savez peut-être, Barbe-Bleue n'a jamais

existé, mais il avait pour modèle Gilles de Rais, ou de Retz, un des frères d'armes de la célèbre Jeanne d'Arc. Et son plus grand plaisir, comme vous le savez aussi, sans doute, était de faire des tas de choses affreuses aux enfants de ses paysans. Surtout les garçons, d'ailleurs. Mais quand il n'y avait pas de garçons, il était prêt à torturer les petites filles.

– Qu'est-ce qu'il leur faisait ? » a demandé Joyce.

Elle avait légèrement pâli et ses yeux s'étaient un peu rétrécis ; je ne suis pas sûr qu'elle ait été vraiment curieuse, cependant, mais elle était avide de culture et prête à l'acquérir coûte que coûte.

Le ou la journaliste suisse a eu un sourire satisfait. « Eh bien, il les violait, puis il les tuait de toutes sortes de façons, toutes assez répugnantes, les plus lentes étant les meilleures. Il faut bien comprendre, Miss... euh...

– Je m'appelle Joyce.

– Miss Joyce, que Gilles de Retz était un véritable sadique, alors que Barbe-Bleue n'était guère qu'un... qu'un...

– Qu'un hédoniste ! »

C'est *Herr Doktor* qui a fourni le mot, mais personne ne l'a compris.

« C'était l'homme le plus courageux et le plus niais qui soit, ai-je dit.

– Pourquoi ? a demandé Joyce.

– Parce qu'il était assez courageux pour faire ce dont la plupart des maris se contentent de rêver, ai-je expliqué, mais qu'il a quand même été obligé de le faire sept fois. On peut difficilement faire plus niais, non ?

– Et donc, on surnomme Saint-Fiacre Barbe-Bleue. C'est crevant ! a déclaré Helmut Trinkenbusch dont le rire a fait trembler les vitres.

– Pourquoi ? a demandé Joyce.

– Parce que c’est vrai. Il n’y a que les choses vraies qui peuvent se permettre d’être drôles, a fait remarquer l’Helvétè.

– Non, je veux dire, pourquoi le surnomme-t-on ainsi ?

– Oh ! c’est une longue histoire, ça, a repris Lavedan. Vous vous rappelez l’affaire des Ballets roses ?

– Même si on se la rappelle, on ne l’avouera pas, a lancé Trinkenbusch, puis il a ricané.

– Eh bien ! vers la fin des années quarante ou le début des années cinquante, a commencé Lavedan, on a découvert que plusieurs politiciens respectables avaient organisé une espèce de club visant à satisfaire des penchants légèrement bizarres. Notez que je ne critique personne, mais à l’époque les gens étaient rétrogrades et ils ont fait semblant d’être scandalisés.

– Ils ont été guillotins, les politiciens ? a demandé Joyce.

– Oh, mon Dieu, non ! s’est exclamé Lavedan. La France est un pays libre. En fait, la plupart d’entre eux sont restés en place. Mais quand même, il y a eu un petit scandale bien juteux, que la presse a baptisé de “Scandale des Ballets roses”, parce que la plupart des petites privilégiées qui ont eu droit aux attentions de ces messieurs étaient des jeunes danseuses de l’Opéra de Paris. Des petits rats, vous savez. Et on a ajouté “roses”, parce que le rose est la couleur des petites filles. Cela dit, ce scandale n’était pas le seul de son espèce dans notre généreux pays. Je veux dire généreux en scandales. Un autre a éclaté dans les années soixante-dix, auquel Saint-Fiacre était mêlé, je ne sais trop comment. On a même dit qu’il avait été mêlé aussi bien aux Ballets roses qu’à l’affaire plus récente, celle des Ballets bleus.

– Bleus ? Pourquoi bleus ? a demandé Joyce.

– Le bleu est aux petits garçons ce que le rose est aux petites filles », a expliqué Lavedan d’un ton patient. (Joyce était assez jolie, à sa manière, pour mériter une certaine patience). « Personne n’a prétendu, cependant, que Saint-Fiacre faisait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Je vois. »

Il ne m'a pas précisé s'il comptait suivre mes directives.

« Dès que vous aurez contacté cet homme, vous m'appellerez à un numéro que vous voudrez bien vous mettre dans la tête et ne jamais noter. Si vous avez un message oral pour moi, vous me le donnerez au téléphone ; si vous avez un paquet de cigarettes, nous prendrons rendez-vous pour que je vienne le chercher. Vous composerez le numéro que je vais vous donner, vous laisserez sonner deux fois, raccrocherez, referez le numéro, laisserez sonner trois fois, referez le numéro et attendrez qu'on réponde. Compris ? »

Je lui ai donné le numéro. Il l'a répété deux fois, puis tout à coup j'ai lu sur son visage qu'il le reconnaissait.

« Ah ! C'est donc elle qui vous a dit que je n'étais pas manchot. » Je savais que je prenais un risque en lui donnant le numéro de Nénette, mais je ne voyais pas quoi faire d'autre. Comme vous le savez, je n'étais pas un agent secret professionnel, avec des planques à ne plus savoir qu'en faire ; moi, je n'étais qu'un dénicheur de livres.

« Oui, c'est elle, ai-je dit, mais vous feriez mieux d'oublier qui elle est et d'oublier aussi son numéro si quelqu'un vous le demande. Dans mon organisation, on n'aime pas les bavards. »

J'ai essayé de prendre le ton de mon personnage.

« Votre organisation, c'est la rousse ? a-t-il demandé.

– Peut-être. Ou peut-être pas. »

Il s'est gratté la tête.

« Dans ce cas, il vaut mieux que j'invente un autre numéro. Quand on commence à vous plonger dans la baignoire ou à vous filer des décharges électriques, c'est plus facile de raconter n'importe quoi que de garder le silence. » Il donnait l'impression de savoir de quoi il parlait. « Vous connaissez un numéro que je pourrais donner ? »

En soi, c'était déjà un problème. Un numéro bidon ne marcherait pas. Non plus qu'un numéro évident comme celui de l'ambassade américaine ou du parti communiste français. Non, il nous fallait quelque chose qui incite nos adversaires à tourner en rond comme des rats en cage... Des rats ? J'avais trouvé ! J'allais lui donner le propre numéro de Saint-Fiacre, que j'avais noté le matin même, parce que je voulais téléphoner chez lui pour demander dans quelle tenue il fallait se présenter à la soirée d'aujourd'hui. Rien n'était spécifié sur le carton, donc c'était sans doute en tenue de ville, mais je préférais m'en assurer. J'ai cherché le numéro dans mon calepin et je l'ai donné à Fifi.

« Je croyais qu'il ne fallait surtout rien noter, a-t-il persiflé.

– Ce n'est qu'un numéro bidon, ai-je répondu de mon ton le plus digne.

– Y a-t-il d'autres instructions, *mister* Turner ?

– Si vous en avez la possibilité, appelez-moi toutes les trois heures. Même si vous n'avez rien à dire. Vous avez du matériel sur vous ?

– Une paire de jumelles. Une lampe électrique. Et ceci. »

Il s'agissait d'un vilain outil, fait de quatre anneaux métalliques soudés ensemble, dans lesquels on enfle ses quatre doigts et qui sont surmontés de quatre pointes acérées.

« En France, a précisé Fifi avec un petit sourire, on appelle ça un coup de poing américain. »

Tout cela me paraissait prometteur, mais j'avais des doutes quant à la petite voiture. En France, il n'y a guère de limitations de vitesse sur les autoroutes et celles qui existent sont en général traitées comme si elles n'existaient pas. Je ne voulais pas perdre Chirpie, pour la seule raison que Fifi aimait tant son véhicule « poétique ». En plus de quoi, j'avais lu quelque part que, dans les missions de surveillance, deux voitures différentes

se remarquaient moins qu'une.

« Écoutez, ai-je dit, nous ne savons pas si mon client, ou plutôt le vôtre, va venir dans Paris ou s'il va prendre l'autoroute pour aller ailleurs. Alors, il vaut peut-être mieux louer une voiture moins poétique. On pourrait laisser celle-ci à l'aéroport.

– Si vous y tenez, *mister* Turner, a-t-il dit. Évidemment, s'il conduit une Jaguar, ce n'est pas dans cette baignoire sur roues que je vais pouvoir faire la course. »

Il tapota le capot de sa deux-chevaux d'une main affectueuse.

« On pourrait plutôt la laisser ici, a-t-il proposé. C'est un endroit plutôt central. Au fil des heures, je vais sans doute récolter quelques PV, mais je les mettrai sur ma note de frais, d'accord ? »

À l'évidence, il avait plus d'expérience que moi, alors j'ai décidé d'en profiter, sans trop me soucier de ma réputation de chef de mission. Nous sommes montés dans la Continental et j'ai mis le cap sur Roissy.

Encore une fois, quelques explications s'imposent. En engageant une paire de jambes et en lui faisant confiance, même de façon minimale, je me mettais partiellement en danger. Il pouvait me vendre aux adversaires ou à la police. Il connaissait le numéro de Nénette. On pouvait donc venir me cueillir. Pourquoi l'avais-je embauché, pour commencer ? Il y avait trois raisons. La première était sans doute ma couardise. J'avais l'impression qu'il risquait d'y avoir de la bagarre, chemin faisant : il ne faut pas oublier que je n'étais pas ceinture noire de quoi que ce soit et que je savais parfaitement que n'importe quel malfrat professionnel serait capable de me bousculer à sa guise et peut-être de me démolir définitivement le portrait. Or, j'ai la faiblesse d'y tenir, à mon portrait. La deuxième était ma prudence. Je voulais rester le plus loin possible de ce meurtre. Si

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sûrement pas. Il aurait appelé la police. Mais ce n'était pas forcé. Les Français se méfient de la police.

« Elle a bon dos la nature humaine ! ai-je lancé. Et vous, vous auriez dû m'y faire penser au lieu de me regarder sans rien dire, espèce d'imbécile ! »

En français, il suffit d'ajouter l'expression « espèce de » à n'importe quelle injure pour la multiplier par elle-même. Espèce d'imbécile, c'est comme imbécile au carré, en mathématiques.

Et je suis ressorti en trombe. Je voyais clairement que l'espèce d'imbécile, c'était votre serviteur. Moi qui aurais voulu faire mes cinquante copies de la proclamation avec un maximum de discrétion, voilà que j'avais, au contraire, attiré l'attention du marchand de photos et qu'il ne manquerait pas de fournir mon signalement à la police, si elle commençait à fouiller tout Paris à la recherche d'un individu louche qui se serait servi d'une photocopieuse. La seule manière professionnelle de m'en sortir aurait été de trouver un autre moyen de copier mon document et de mettre ces copies-là à la poubelle. Mais j'ai décidé de n'en rien faire. Il y avait des milliers de photocopieuses à Paris et aucune raison de penser que la police allait venir questionner ce type-là en particulier. S'il lisait un compte-rendu de la proclamation dans son quotidien, ou s'il en voyait une reproduction à la télévision, peut-être se rappellerait-il notre petite altercation, mais s'il ne l'avait pas lue, sans doute ne verrait-il aucun rapport entre les deux : au contraire même, il penserait que quelqu'un d'assez arrogant pour le traiter d'espèce d'imbécile ne cherchait sûrement pas à passer inaperçu et qu'il avait, par conséquent, la conscience limpide. Ajoutez à cela la répugnance automatique du Français moyen chaque fois qu'il est question de la police et il me semblait que je ne risquais rien. En revanche, s'il avait bel et bien lu la proclamation, je n'y pouvais strictement rien. La seule précaution que j'ai décidé de

prendre, c'est d'envoyer mes lettres depuis un bureau de poste situé dans un autre quartier de Paris.

Je suis donc retourné à pied jusqu'à ma voiture et j'ai traversé Paris jusqu'au bureau de poste de la rue Danton, dans le 6^e arrondissement. J'avais les cinquante enveloppes dans ma poche. J'ai fourré les cinquante photocopies dans les cinquante enveloppes que j'ai fermées. J'espérais avoir choisi les cinquante destinataires avec assez de discernement. Une dizaine de lettres étaient adressées à des personnes en place, du genre ministre de l'Intérieur, préfet de Police, président de la République. Une autre dizaine était là pour brouiller les pistes : directeurs de grandes écoles, directeurs de maisons de redressement, ministre de l'Éducation, Association du Planning familial, archevêque de Paris. Les autres étaient ceux qui comptaient vraiment : journalistes, personnalités de l'audiovisuel, correspondants étrangers (tous les Américains, bien sûr, mais aussi d'autres, car j'espérais que le livre se vendrait bien en traduction). Je n'ai pas pu résister à la tentation d'en envoyer une à M. Saint-Fiacre lui-même. Je ne pensais pas qu'elle le mettrait sur ses gardes, les lettres de menace étant monnaie courante, mais je pensais que cela ferait bon effet dans le dossier si, par un bienheureux hasard, il ne la jetait pas dans la corbeille à papier dès qu'il l'aurait reçue.

Ayant achevé ma tâche, je me suis dirigé vers la boîte aux lettres, les cinquante enveloppes à la main ; je me sentais, à vrai dire, quelque peu mal à l'aise. D'ici quelques secondes, j'aurais anonymement déclaré la guerre à un certain nombre de personnes, très puissantes et connues pour leur tempérament vindicatif, par exemple le ministre de l'Intérieur. Il était encore temps de tout oublier et de me mettre en quête d'une riche veuve, ou d'une jolie divorcée, nantie d'une pension alimentaire

encore plus adorable qu'elle. Dès que mes doigts se seraient ouverts, il serait trop tard : je serais devenu un « ennemi public » et, peu ou prou, complice d'un meurtre. Qu'est-ce donc qui se trouve en nous pour nous dire qu'il est plus honorable d'assassiner un homme que de vivre aux crochets d'une femme ? L'idée est ridicule, évidemment, et je ne cherche pas du tout à faire croire que ma décision a été motivée par un désir particulier de me sentir honorable. Elle a été motivée par un vieux monsieur qui se tenait près de moi et qui attendait pour poster sa lettre.

« Alors, décidez-vous, a-t-il grogné, je n'ai pas que ça à faire. »

Je me suis tourné vers lui. « Ne la postez pas, ai-je dit. Ce n'est pas la peine. De toute façon, il est impossible qu'elle vous soit fidèle, espèce de vieux cocu ! »

Un échange de politesses tout à fait normal dans les rues parisiennes, mais pendant ce temps mes doigts s'étaient ouverts et les cinquante enveloppes étaient désormais à l'intérieur du bureau de poste, attendant d'être triées et acheminées vers leurs adresses respectives.

« *Alea jacta est* », ai-je marmonné. Ce qui signifie « j'ai franchi le point de non-retour ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Nous sommes avant tout responsables des pauvres de tous les pays, était-il en train de dire, en gesticulant avec sa coupe de champagne. Oui, je n'ai pas peur d'employer ce mot démodé qu'est le mot pauvre, parce que si lui est démodé, la honteuse réalité qui se cache derrière ne l'est pas. » (Il a souri, comme pour dire : Vu ?) « Ceux d'entre vous qui sont chrétiens doivent convenir avec moi que les derniers doivent être les premiers, puisque c'est un des articles de leur foi, donc, nous, membres du Parti européen, nous faisons des derniers de nos concitoyens notre première préoccupation. » (Nouveau sourire, comme s'il venait de prouver quelque chose pour sa plus grande satisfaction et espérait convaincre les autres en les obligeant à l'imiter). « Nous ne sommes peut-être pas des marxistes au sens strict du terme, mais nous le sommes en ceci : nous pensons que le progrès ne pourra être obtenu sans révolution. Nous croyons que ce mot révolution, dont on pense souvent qu'il a deux sens, rotation et soulèvement, n'en a en fait qu'un seul, qui est l'essence même de la révolution. Nous pensons que l'humanité doit tourner exactement comme le fait la terre autour de son axe et autour du soleil. » Et il s'est fendu d'un sourire rusé, comme pour dire : Alors, qu'est-ce que vous dites de ça ? On est rudement malin, vous et moi, moi juste un peu plus que vous. À cet instant, Mistigri est intervenue :

« Excusez-moi, monsieur Serge » (c'était une façon fort étrange de s'adresser à lui, ce « monsieur » suivi du prénom), puis-je vous présenter deux invités américains, Miss... ? »

J'ai cru que Joyce allait dire « Appelez-moi Joyce », mais elle n'était quand même pas sotte à ce point.

« Price, a-t-elle précisé, Joyce Price.

– Miss Price et M. de Walter. Ils voulaient à tout prix faire votre connaissance. »

Dans mon cas, ce n'était pas vrai. Je n'aimais pas sa

physionomie, je n'avais pas aimé son petit discours (qui m'avait fait penser à Hamlet, avec son « Des mots, des mots, des mots »), j'avais cueilli une coupe de champagne au vol sur un plateau qui passait et je n'aimais même pas son champagne. Et en plus, je n'aimais pas non plus cette soirée, surtout parce qu'il n'y avait pas un seul correspondant américain en vue. Toutefois, je me suis incliné en assurant que j'étais honoré.

Saint-Fiacre, interrompu par sa secrétaire particulière, nous regardait avec un air étrange. On aurait pu croire qu'il se demandait à quelle sauce il allait nous manger. Ma supposition, soit dit en passant, n'était pas si loin de compte. La seule différence, c'était que Joyce et moi, comme on le verra, n'avions pas été choisis pour être dévorés avec la même sauce. C'était peut-être de ma faute.

« Monsieur, ai-je continué, j'ai trouvé très intéressante l'idée que vous étiez en train de développer il y a un instant. Vous parliez de l'essence de la révolution, qui semblait être une synthèse de la rotation et de la violence. Ne diriez-vous pas, dans ce cas, que le mot revolver contient l'une et l'autre de ces notions et pourrait être utilisé comme le symbole de ce que vous cherchiez à exprimer ? » Et j'ai pris mon sourire le plus naïf.

Il m'a dévisagé de ses yeux sans couleur et j'ai senti que ma sauce avait été choisie et qu'elle risquait d'être épicée.

« M. de Walter, a-t-il dit d'une voix dangereusement suave, je crois comprendre que vous êtes américain.

– Oui, monsieur.

– Il me semble que vous n'étiez pas invité à ma soirée.

– Non, je n'étais pas invité.

– Mais, vous avez décidé de me faire l'honneur de passer ?

– Et surtout de me faire ce plaisir, monsieur.

– Eh bien ! puisqu'on dirait que les symboles vous plaisent, ne pensez-vous pas que votre décision si flatteuse pour moi

pourrait être considérée comme le symbole de l'attitude de votre pays dans la politique mondiale ? »

Plusieurs personnes ont pouffé tout autour de nous.

Saint-Fiacre a souri. Je ne suis pas un homme violent, mais à ce moment précis, j'aurais beaucoup aimé lui enfoncer toutes ses vilaines dents dans la gorge.

« Ne pensez-vous pas, a-t-il continué, qu'un nombre assez important de nations ont été mises par vos compatriotes dans une position exactement semblable à celle où je me trouve ce soir ? Disons, une position d'hospitalité forcée ? Les noms du Chili, de l'Iran, du Congo, de l'Espagne, de la Grèce, de la Turquie évoquent-ils quelque chose pour vous, M. de Walter ? Ou le nom du Vietnam, peut-être ? »

Et de sourire une fois de plus. Il avait élevé la voix, afin d'attirer un plus grand auditoire. Il était en train d'écrire tout haut son prochain article pour *Le Haut-Parleur*.

« Ne diriez-vous pas, a-t-il continué, de façon symbolique bien sûr, que c'est devenu une habitude chez les Américains de s'inviter partout dans le monde ?

– Maintenant que vous me le dites, si, ai-je répondu. Il me semble me rappeler qu'un certain Hitler a donné, dans le temps, un bal auquel nous nous sommes en effet invités. »

Il y a eu un silence de mort. Soudain, j'ai entendu tout près de moi, un rire étouffé. J'aurais juré que c'était la voix de Mistigri, mais quand je lui ai jeté un coup d'œil, elle était sérieuse comme un pape.

J'aurais dû m'en tenir là, mais j'ai voulu marquer un dernier point.

« Ah oui ! et puis je me rappelle aussi un dénommé Marshall. En ce qui me concerne, je ne crois pas à la gratitude des nations, mais j'avoue quand même que nous ferions mieux de ne jamais oublier à quel point il s'est montré impertinent et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cette distance, cent mètres. Bien entendu, il y aura un peu de circulation, mais tout le monde sait que Barbe-Bleue ne traverse pas n'importe comment, surtout pas entre deux voitures. Donc, tout devrait aller comme sur des roulettes. Barbe-Bleue s'arrête là, ou, au pire, il marche à son allure normale. Chirpwood a donc tout le temps voulu pour viser et appuyer sur la détente. Voilà.

– Et la fuite, elle est prévue comment ?

– Oui, je me suis dit que ça vous intéresserait. Chirpwood tire. Un coup devrait suffire. Ensuite, il descend l'escalier en courant. En principe, personne ne devrait l'arrêter, puisqu'on n'aura pas entendu le coup de feu, à cause de la circulation. Si quelqu'un essaie, c'est à Boudin de régler le problème. L'hôtel a une petite cour de derrière, laquelle communique avec celle de l'immeuble qui donne sur le jardin. Chirpwood et Boudin se glissent dans la première cour, puis de là dans la deuxième, puis dans l'immeuble qui donne sur le jardin et enfin dans le jardin proprement dit. Ils le traversent et sortent de l'autre côté. Là, Snipe les attendra avec une voiture. Chirpwood a une place réservée sur un vol à destination de Londres, puis sur un autre vol pour les États-Unis. Ils ont chronométré la fuite. Depuis la chambre de Chirpwood jusqu'au rez-de-chaussée, trente secondes. De là jusqu'au jardin, vingt secondes. Pour traverser le jardin sans courir, cinquante secondes. Pour monter dans la voiture, vingt secondes. Donc en moins de deux minutes, ils devraient être en route pour l'aéroport.

– C'est Chirpie qui a chronométré ?

– Non. C'était déjà fait avant son arrivée.

– Il a son passeport avec lui ?

– J'y ai pensé, en effet. À ce qu'il semble, Snipe le lui a confisqué.

– Vous savez quelle voiture ils vont utiliser ?

– Chirpwood n'en a pas parlé. Je ne crois pas qu'il le sache.

– Quel vol lui a-t-on pris ?

– Le vol Air France de 13 h 09. C'est bigrement serré, mais ils devraient pouvoir y être à temps. Il part d'Orly, voyez-vous. Et puis même s'ils le rataient, ils pourraient sans doute le mettre sur un autre vol, à moins que quelqu'un ne découvre d'emblée qui a tiré le coup de feu. La police française est bonne d'habitude, mais quand même pas aussi rapide que ça.

– De la façon dont ça fonctionne actuellement, il me semble que la France devrait pouvoir obtenir son extradition ? »

Il m'a souri.

« Moi, je ne vois pas les choses comme ça, a-t-il dit, mais sur le principe vous avez raison.

– Peut-on connaître votre théorie, Fifi ?

Ma théorie ? Eh bien ! voyez-vous, j'ai été très frappé par les facultés intellectuelles de M. Chirpwood. Bien sûr, il pourrait s'agir d'une simple coïncidence, et vous autres, Américains, ne l'avez peut-être choisi qu'en raison de ses compétences de tireur, mais je ne peux pas m'empêcher de penser que vous avez aussi pris en compte le fait qu'en cas de pépin, il serait totalement dépassé et incapable de comprendre qu'il s'agissait d'un coup monté. Ma théorie, *mister* Turner, la voici, et vous pouvez vous la mettre où vous voulez, je n'en ai rien à faire. Une agence américaine, je ne sais pas laquelle, éprouve le besoin de se faire bien voir des Français. On choisit donc une personnalité politique assez en vue, censée déplaire aux Américains, mais dont ceux-ci, en réalité, se contrefichent. Certains membres de l'agence doivent jouer le rôle des Méchants Américains. Ils projettent et préparent l'assassinat de la personnalité. D'autres membres de la même agence doivent jouer les Bons Américains. *Mister* Turner est une des vedettes de ce groupe-là. Bien entendu, il connaît d'avance tous les tenants et les aboutissants,

mais il doit donner bon aspect à l'affaire, donc il engage un Français en guise de – vous avez appelé ça comment, déjà, en guise de paire de cuisses ? – et il lui fait faire quelques démarches. L'heure précise de l'assassinat est choisie, ainsi que la route que suivra le tireur pour s'enfuir. Après quoi, l'ambassadeur des États-Unis, ou le représentant de la CIA, ou qui vous voudrez, téléphone aux Français pour leur dire : “De méchants Américains vont assassiner un Français à tel endroit tel jour à telle heure. Ce Français, soit dit en passant, a été odieux avec nous, mais nous vous aimons tellement que nous avons préféré vous avertir. À vous de jouer.” Bon, alors les Français disent à Saint-Fiacre de rester dans son bureau et un bataillon de gendarmes vient arrêter ce pauvre M. Chirpwood. La seule chose que je n'ai pas réussi à deviner, c'est si Snipe et Boudin jouent un rôle – auquel cas ils disparaîtront à temps du théâtre du crime – ou s'ils doivent être délibérément sacrifiés, comme Chirpwood, auquel cas, ils se feront alpaguer, eux aussi, et alors, c'est que le plan doit avoir des ramifications en Amérique.

– Qu'entendez-vous par là ?

– J'entends qu'ils croient vraiment qu'ils préparent l'assassinat de Saint-Fiacre et que celui qui les a recrutés et leur a donné des ordres est en train de se faire entuber par de bons amis à lui. Je vous propose une hypothèse. La CIA veut vraiment se débarrasser de Saint-Fiacre. Elle est obligée de soumettre son plan à toute la communauté des renseignements américains, avant de le mettre en œuvre. Une autre agence, disons la DIA par exemple, l'encourage dans cette voie, puis dénonce ses agents aux Français. Chirpwood est pris ; il ne sait rien ; mais Snipe est pris aussi et lui sait quelque chose. Les Français le remettent entre les mains des Américains. Ceux-ci lui infligent une petite séance de troisième degré. Il dénonce son patron de la CIA.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– J’ai le visa.

– Parfait. Où êtes-vous ?

– Sur l’esplanade des Invalides. En train de semer aux quatre vents les PV que j’ai trouvés sous les essuie-glaces de ma deux-chevaux.

– Je suis avec vous dans dix minutes. »

Nénette m’a dévisagé d’un air inquiet.

« Walter, *darlign*e, tu es sûr que tu as fait le bon choix ?

– Que veux-tu dire ?

– Le bon choix pour toi. Tu as l’air si sérieux. Tu as cette expression concentrée que prend le visage des hommes qui cherchent à gagner de l’argent. Or, toi, tu n’es pas né pour gagner de l’argent. Tu es né pour le dépenser. C’est toujours une grave erreur de se rebeller contre son sort », a-t-elle ajouté d’un air profond.

Que pouvais-je répondre ? Elle avait raison, bien sûr. Mais l’illusion selon laquelle avant de dépenser de l’argent, il faut le gagner, est si largement répandue à notre époque qu’il est parfois impossible d’en revenir aux façons de faire pleines de bon sens et d’aisance des temps passés, où il y avait, en effet, des gens nés pour gagner de l’argent et d’autres faits pour le dépenser, mais qui n’étaient jamais les mêmes. C’est tellement plus efficace, en réalité, tellement plus spécialisé et moderne, mais, hélas ! ce n’est plus du tout ainsi que ça marche.

« Oui, ma Nénette. Est-ce que tu aurais une paire de bas noirs ?

– Quoi ?

– Oui, tu as bien entendu, mais ce n’est pas pour autant que je vais gagner ma vie en jouant les travestis. »

Elle m’a bien regardé, cherchant à deviner si j’étais complètement maboul ou juste un peu.

« Ça ne fait rien s’ils ont des trous ? »

Rien du tout. Elle m'en a donc donné une paire et je suis parti aux Invalides.

Fifi m'a appris que Chirpie avait été ravi de mon projet. Snipe et Boudin lui avaient mené la vie dure depuis son arrivée. Quand il faisait ses réglages, ils n'arrêtaient pas de gronder : « Dis-toi bien que si tu rates S.-F., nous, on te ratera pas. » Donc, il n'avait absolument rien à redire à l'idée qu'un solide morceau de plomb allait entrer en collision avec le genou de Boudin, et pourtant l'objet faisait peur à voir. Moi, j'ai fait la grimace. Fifi m'a adressé un regard ironique.

« Qu'est-ce que ça vous fait ? Ce n'est pas votre rotule, ni même votre tuyau de plomb. À propos, vous n'êtes pas curieux de savoir ce que doit devenir la carabine ?

– J'allais justement vous le demander », ai-je menti.

Il a eu un grand sourire. « Chirpie doit l'abandonner dans la cour, cachée derrière les poubelles, comme ça la police perdra du temps à se demander de quelle fenêtre le coup a été tiré. Snipe avait ordonné à Chirpie de fermer sa fenêtre quand il aurait fini, mais je me suis permis de modifier ses instructions. Il fait très beau et beaucoup de fenêtres seront ouvertes, donc il vaut mieux ne pas risquer d'attirer l'attention en la fermant. J'ai dit à Chirpie que les ordres venaient de vous. Ai-je bien fait, *mister* Turner ? »

J'ai décidé de passer à mon tour en mode ironique : « Fifi, que deviendrais-je sans vous ?

– Je commence à me le demander, a-t-il répliqué du tac au tac.

– J'ai changé d'avis, pour la voiture, ai-je annoncé. Une voiture américaine bleu ciel serait très voyante. Si vous me prêtiez votre deux-chevaux ? Je pourrais laisser la Continental ici, et ensuite je changerais de voiture. Le seul problème, c'est que quelqu'un pourrait noter le numéro de la deux-chevaux et

que vous auriez des ennuis. »

J'ai eu droit à son sourire condescendant. Il m'a entraîné jusqu'à sa voiture, a ouvert la portière et a sorti un paquet de sous le siège. Il contenait six ou sept plaques d'immatriculation.

« Où les avez-vous eues ?

– La nuit, quand je n'ai rien à faire, je parcours les rues vides avec un tournevis dans ma poche, a-t-il expliqué. La plaque en place pour le moment n'est pas la bonne. Laissez donc la deux-chevaux garée par ici, je viendrai la chercher et je changerai la plaque. »

Il m'a donné les clefs et il a jeté un regard à sa montre. J'en ai fait autant. Onze heures dix. Il y avait une petite lueur dans son regard d'ordinaire blasé.

« À un de ces quatre », a-t-il dit, en montant dans la GS de location. Je ne sais pas pourquoi, j'ai eu un peu de mal à déglutir. Après tout, j'avais encore largement le temps de tout annuler et de laisser vivre Serge Saint-Fiacre. Je me suis énervé en essayant de m'habituer au ridicule changement de vitesse de la deux-chevaux et je suis parti au milieu d'un concert de grincements humiliant.

Je suis arrivé beaucoup trop tôt place du Palais-Royal, donc j'ai trouvé un petit coin où garer la voiture et je suis allé boire un verre au *Café du Louvre*. Ce n'est pas que j'en avais besoin, c'est tellement vulgaire d'avoir « besoin » de boire un coup, non, mais j'en avais très « envie ». J'ai pris un scotch avec du Perrier. D'habitude, je ne gâte pas ainsi les bons scotches que je choisis, mais d'une certaine façon, les discrètes bulles de l'eau de Perrier paraissaient convenir à mon humeur. Il faisait un temps de rêve. Les Parisiens eux-mêmes souriaient. Je me suis efforcé de ne pas consulter ma montre trop souvent, mais sans doute n'y suis-je pas parvenu, parce que le vieux serveur chauve au cœur tendre m'a souri d'un air paternel en disant :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et encore une fois, il a souri comme s'il venait de remporter une victoire. Changement de décor. Un jeune homme compassé est apparu sur l'écran.

« Mesdames et messieurs, vous venez d'entendre une interview de M. Serge Saint-Fiacre, président du Parti international européen, dont la convention... »

Je lui ai coupé le sifflet. Pendant une bonne minute, nous nous sommes dévisagés, Chirpie et moi.

Pour finir, il s'est mis à pleurer comme un petit garçon. Ses yeux étaient noyés de larmes. Des sanglots secouaient sa carcasse massive. Il essayait de dire quelque chose que je ne comprenais pas. J'ai fini par distinguer les mots :

« J'ai perdu la face, Wally, j'ai perdu la face ! »

C'était étrange qu'il utilise cette formule orientale pour exprimer ce qu'il ressentait, mais je comprenais parfaitement ce qu'il éprouvait. D'un autre côté, moi, j'avais perdu beaucoup d'argent, et pis encore, j'avais perdu Amarantha Munchin. Ces pertes-là me paraissaient bien pires que la face de Chirpie, laquelle n'avait jamais valu grand-chose, de toute façon.

« Mais comment as-tu pu le rater ? ai-je demandé. Il n'était pas très loin de toi, si ? »

Il a secoué la tête.

« Non, en fait, il était peut-être trop près. J'avais réglé la lunette à cent mètres. Il était plus près que ça. Et puis, il y avait pas mal de vent. »

Tout cela ne me paraissait pas très convaincant, mais je ne suis pas un spécialiste. Et puis, il y avait une autre considération dont je n'ai pas parlé à Chirpie, parce que ça ne servait à rien de l'offenser, mais qui me paraissait beaucoup plus importante que la distance entre lui et la cible ou la présence du vent. Jamais jusque-là, Chirpie n'avait tiré sur une cible vivante. Peut-être détestait-il en effet tous les saligauds antiaméricains, peut-être

était-il convaincu d'avoir le droit de les buter, pour reprendre son vocabulaire, mais quand même il y avait sûrement une différence entre tirer sur un bout de carton et tirer sur la tête d'un homme.

« Chirpie, ai-je demandé, tu as déjà chassé ? »

Il a secoué la tête. Alors, il n'avait même jamais tué une caille, ni un lapin, ni un écureuil, ni un daim. Pas étonnant que sa main ait tremblé.

« Wally ! s'est-il écrié. Toi qui as toujours été mon meilleur pote, je t'ai fait faux bond ! Et maintenant, y aura pas de livre avec de chouettes photos ! Wally, pourquoi tu me casses pas la figure ? J'aimerais tellement mieux ça. »

J'ai fait les cent pas entre la fenêtre et la cheminée.

« Chirpie, ai-je dit, nous nous sentirons beaucoup mieux, tous les deux, dès que tu auras cessé de pleurnicher et que nous pourrons commencer à réfléchir à la manière dont nous allons buter Saint-Fiacre pour de bon. »

Il m'a dévisagé à travers ses larmes.

« Tu veux dire... tu veux dire que tu vas me laisser essayer encore une fois ? »

J'ai opiné, l'air grave.

« Et comment ! » ai-je dit.

M. Bopkins n'avait pas encore gagné la partie.

J'ai conduit Chirpie à la gare. Il me faisait pitié, certes, mais enfin ce crétin avait quand même saboté l'opération ; j'étais furieux et s'il fallait qu'il se fasse arrêter à la frontière, j'aimais mieux être aussi loin de lui que possible. Après tout, il n'avait pas tant de talents que ça, pour pouvoir se permettre d'en traiter un seul par la négligence. C'était très joli d'éprouver de la compassion envers son prochain, mais alors ça servait à quoi d'être tireur d'élite ? Un tireur d'élite débordant de compassion m'impatientait autant qu'une prostituée confite en chasteté.

Je lui ai expliqué où il devrait changer de train. « Tu vois, tout est écrit deux fois ici, ça devrait te faciliter la tâche. Bon, et une fois à la gare du Nord, tu attends, au buffet, que je vienne te chercher. »

Ensuite, j'ai envoyé un télégramme à Amarantha : « Opération chirurgicale ratée. Oncle encore en vie. Nouvelle tentative. » À la relecture, j'ai trouvé que c'était une façon un peu sans cœur de formuler la chose, mais je ne pensais pas qu'Amarantha m'en tiendrait rigueur. J'ai demandé une réponse poste restante au bureau central de Paris, rue du Louvre.

Ensuite, j'ai repris la route. J'ai gardé la radio allumée. Je ne savais pas trop si Saint-Fiacre avait dit toute la vérité ou s'il minimisait l'affaire en se pliant aux instructions de la police. Dans l'ensemble, cela me paraissait peu probable : il était plutôt homme à faire le contraire de ce que lui demanderait la police. Peut-être même n'avait-il pas fait appel à la police. En tout cas,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Bah, comme tu n'es pas une de ses femmes, tu ne risques sans doute rien », a-t-elle commenté.

Le boulevard Saint-Germain et le boulevard Saint-Michel, connu sous le petit nom affectueux de « Boul' Mich' », se coupent à angles droits au cœur du Quartier latin, à un petit quart d'heure à pied du palais de la Mutualité, où ont lieu d'ordinaire les réunions politiques les plus houleuses. L'intersection elle-même a toujours été, par tradition, un des points chauds de Paris : c'est là que les étudiants se livrent le plus souvent à leur sport favori, narguer la police, et que la police se livre au sien, taper sur la tête des étudiants, principalement à coups de matraques et de capes. Ces bagarres appartiennent au folklore parisien et, sans elles, la capitale la plus joyeuse de la planète ne serait pas fidèle à sa nature insouciant. Il fut un temps, cependant, où des batailles plus meurtrières faisaient rage exactement au même endroit : c'était pendant la libération de Paris en 1944 et des hommes sont morts sur ces pavés qui, de nos jours, ne sont plus témoins que des échauffourées occasionnelles entre les écoles de Droit et les forces de l'Ordre.

Si, en partant de ce croisement, vous suivez le boulevard Saint-Germain vers l'ouest (en vous éloignant du palais de la Mutualité), vous tombez assez vite sur le triangle du carrefour de l'Odéon, une place plutôt laide qu'ornent une statue de cette canaille de Danton et une station de métro. Plusieurs rues se rejoignent à cet endroit où les étudiants rebelles ont souvent affronté la police, au cours de la mini-révolution de 1968, et

l'ont même parfois prise à revers. Sur les murs, cependant, il n'y a pas de plaques destinées à informer la postérité de ces heurts épiques, au cours desquels une pluie de vis et de pierres obscurcissait le soleil et des nuages de gaz lacrymogène transformaient le jour en nuit, mais il y en a quelques-unes pour nous dire que des Français, principalement des policiers, soit dit en passant, sont morts en 1944, alors qu'ils luttèrent contre ceux que l'on juge aujourd'hui poli d'appeler des nazis, mais qui, à l'époque, n'étaient que des soldats allemands qui faisaient leur travail, comme tous les soldats du monde. Une de ces plaques en marbre est – ou peut-être devrais-je dire était, car elle a très bien pu être enlevée, après les événements dont il va être question un peu plus loin – fixée à la grille de fer forgé qui entoure le vilain monument à Danton. Une plaque plutôt petite, d'environ trente centimètres sur quarante-cinq, précisant en lettres dorées que Jean Durand, âgé de 20 ans, était tombé à cet endroit même pour libérer Paris. Deux drapeaux tricolores punctuaient l'événement. Jusque-là, pas de problème.

Mais à présent, le Parti international européen avait découvert – ou prétendait avoir découvert – qu'un soldat allemand, âgé lui aussi de 20 ans, Hans Schmidt (un nom aussi répandu en Allemagne que Jean Durand en France), était mort exactement au même endroit. Peut-être avait-il tué Jean Durand, ou peut-être Jean Durand l'avait-il tué, peut-être Jean Durand avait-il été tué par erreur par les Français, ou Hans Schmidt par les Allemands, tout cela était complètement hors du sujet. La question que l'on posait, désormais, d'une voix quelque peu péremptoire, c'était : Pourquoi Hans Schmidt n'avait-il pas, lui aussi, une plaque ? Le fait qu'il n'était pas mort, quant à lui, pour libérer Paris n'entraînait pas, semblait-il, en ligne de compte. Ces deux jeunes gens ne devaient pas être considérés comme des guerriers gagnant leur pain quotidien à se faire la guerre, mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il s'est esclaffé.

J'avais le sentiment très net que tout ceci n'était qu'une espèce de jeu théâtral, monté d'une main experte par un metteur en scène de réputation internationale. La seule chose que je ne voyais pas clairement, c'était qui faisait partie des acteurs et qui constituait le public.

« Si M. Saint-Fiacre veut bien m'excuser, je vois ici une amie que je n'ai pas encore saluée », ai-je dit.

Je me suis approché de Mistigri et je lui ai baisé la main.

« Je ne suis pas une femme mariée, voyons, a-t-elle dit en la retirant, mais sans se presser outre mesure.

– Oh ! Pardonnez-moi. J'ai oublié que vous étiez Miss Tigri.

– Comment trouvez-vous le champagne, aujourd'hui ?

– C'est vous qui l'avez choisi ? »

Elle a secoué la tête.

« Je suis au regret de vous répondre qu'il est bien meilleur. Et maintenant, dites-moi tout, pourquoi câlinez-vous cet engin ? »

J'ai indiqué ce que j'avais pris pour un fusil et qui était, en réalité, me semblait-il, une carabine automatique, 22 long rifle.

« Je ne vous ai donc pas dit que j'étais la garde du corps de M. Saint-Fiacre ? »

Elle a levé vers moi ses deux yeux sombres, où j'ai cru voir briller une lueur moqueuse. Une voix est intervenue à deux pas de moi.

« Mistigri manie cette arme avec beaucoup de compétence. Voulez-vous qu'elle vous fasse une démonstration ? »

C'était Saint-Fiacre qui me soufflait dans le cou. Ou plutôt dans l'épaule, car il était vraiment petit. Je n'ai pas su quoi répondre. D'ordinaire, je suis plutôt à mon aise en société, mais justement je n'étais pas en société. Nous jouions une pièce et tout le monde paraissait connaître son rôle par cœur, sauf moi.

« Ma foi, oui, bien sûr, ai-je répondu platement. Je serais enchanté de voir mademoiselle nous faire la démonstration de ses talents, quels qu'ils soient. »

Je ne voulais pas avoir l'air de lancer un défi, mais je n'ai pas pu l'éviter.

La comtesse anglaise a fait diversion.

« Dites-moi, jeune homme, quelles sont vos opinions politiques ? m'a-t-elle demandé.

– Madame, je crains de ne pas en avoir.

– C'est la preuve que vous êtes un fichu réactionnaire.

– Ah bon ? Croyez que j'en suis désolé. Que faut-il faire, dans ce cas ?

– Pffft ! Rapprochez-vous du peuple.

– Lequel, madame ? »

Elle était d'une maigreur extrême et d'une arrogance aristocratique. On disait qu'elle avait essayé toutes sortes de drogues et qu'elle avait constaté pour finir que le marxisme était la plus hypnotique de toutes. Sa vieille main fripée était chargée de bijoux et ses paupières tombantes laissaient filtrer le regard le moins accueillant qu'on puisse imaginer.

« Le seul peuple qui compte, monsieur, a-t-elle rétorqué. Les pauvres. »

Cette femme était comtesse et je n'ai pas pu résister à la tentation.

« Dans le temps, ai-je commencé, les pauvres comptaient le peu d'argent qu'ils avaient et les comtes comptaient, point final. Maintenant, on dirait que ce sont les pauvres qui comptent, point final. Et que les comtes ne comptent que les quelques pauvres qui restent. »

Un rire étouffé à ma gauche m'a indiqué que Mistigri avait écouté mon piètre jeu de mots.

« Non, mais je parle sérieusement, a insisté Saint-Fiacre,

vous voulez une démonstration ? » Nos démêlés avec la comtesse ne paraissaient pas lui plaire. « Allons, venez, Mistigri, montrez donc à M. de Walter ce dont vous êtes capable. »

Herr Doktor s'est approché, pendant que la comtesse continuait à faire ses comptes.

« Mais oui, a lancé l'Allemand, faites-nous une démonstration. Cela m'intéresse. Je ne m'en tirais pas si mal que ça, dans le temps.

– Tous les tireurs s'en tirent, c'est forcé, ai-je plaisanté.

– S'ils ont assez de cran, a lancé la comtesse. Et d'intelligence. Il y a des gens si fichrement bêtes qu'ils ne voient même pas qu'ils sont trop bêtes pour survivre. »

Elle est retournée du côté de la table, où elle a commencé à se bourrer de sucreries.

Saint-Fiacre a saisi le bouchon d'une des bouteilles de champagne.

« Si vous voulez, a-t-il proposé, un de nous pourrait placer ce bouchon sur sa tête et Mistigri le ferait voler à une distance de. de combien, Mistigri ? »

Je l'ai regardé, lui, pendant qu'il la dévisageait. Son regard était froid, transparent, totalement inexpressif. J'ai tourné les yeux vers elle. Son regard aussi était froid, mais il paraissait exprimer quelque chose de profond et j'aurais envie de dire de « tragique », si le mot n'avait pas été quelque peu galvaudé.

« Je n'aurais aucun mal à y arriver à cinquante mètres, a-t-elle dit, mais la lumière baisse un peu, alors disons trente mètres.

– Va pour trente mètres. Quelqu'un est volontaire ? Si personne n'accepte, je n'hésiterai pas à mettre ma vie entre les mains de Mistigri », a déclaré Saint-Fiacre d'un ton enjoué.

Et encore une fois, ils ont échangé un de ces regards froids.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

si vous me le dérobez, il est à vous ? C'est bien ça que vous dites ?

– Monsieur, je ne vous permets pas de... Ah ! tiens, voilà Joyce. C'est ton Américain, Joyce. »

Joyce a pris l'appareil, puis elle a dit très clairement : « Je ne veux plus vous parler. » Et elle a raccroché.

Je n'avais donc plus rien à faire d'autre que de boire un kir ou deux et d'attendre ma voiture. Elle est arrivée, comme promis, et le soir même j'ai partagé un dîner délicieux avec Nénette dans un petit restaurant de Montmartre où des artistes des nightclubs avoisinants ont coutume de passer entre deux numéros pour bavarder avec la grosse patronne et faire un tour de magie, chanter une chanson ou s'effeuiller quelque peu entre les tables. Ayant senti quelques heures plus tôt un projectile faire voler un bouchon de champagne posé sur ma tête, j'avais en quelque sorte l'impression d'être ressuscité et j'étais donc plein de joie de vivre. Nénette ne s'est pas plainte de la façon dont j'exprimais ma joie de vivre et il était bien dix heures le lendemain matin quand le téléphone m'a réveillé. Je me suis mis à jurer, parce que j'ai pensé que c'était quelqu'un qui faisait partie de la bande à Nénette, pour reprendre l'expression du photographe, mais en fait c'était Fifi, sur le terrain, prêt à me faire son rapport.

Il n'avait pas été facile de trouver une chambre donnant sur le boulevard Saint-Germain. Une des locataires, une vieille dame très patriote qui détestait tous les Allemands, l'avait pour ainsi dire jeté dehors : elle avait dit qu'elle aurait volontiers assassiné S.-F., de sa propre main, si seulement elle avait eu une arme. Comme elle n'en avait pas, nous avons encore toutes nos chances. Une autre locataire, une étudiante allemande, avait eu une réaction bien différente : elle avait invité Fifi et ses amis à venir la rejoindre à sa fenêtre, d'où elle comptait bien observer

la touchante cérémonie d'un bout à l'autre. Pour finir, il avait trouvé un troisième larron, un étudiant d'Afrique noire, qui avait bien voulu lui céder sa chambre contre une somme exorbitante, mais l'avait averti que tous ses costumes merveilleusement coupés seraient sous clef et que personne n'avait intérêt à essayer d'y toucher, sans quoi !

Fifi avait en outre fait l'acquisition d'une échelle, d'une corde, de chaînes et de cadenas et il pouvait se procurer une carte de police, si je voulais bien lui fournir de quoi payer. Il fallait compter cent dollars et je lui ai donné le feu vert.

Je lui ai dit qu'il faudrait que j'emmène Chirpie à la campagne cet après-midi et l'insupportable gaillard m'a répondu qu'il s'y attendait, bien sûr ; si je préférais ne pas venir à l'hôtel, il pouvait accompagner Chirpie jusqu'à la gare du Nord, où nous nous retrouverions. J'ai dit que j'y serais à deux heures. Il était quand même curieux que j'en sois venu à dépendre à ce point de Fifi que j'avais tout fait pour mater au début.

« C'est qui Fifi ? ai-je demandé à Nénette qui commençait à refaire surface.

– Un trotskiste, a-t-elle répondu d'une voix ensommeillée.

– Ouais, tu parles, il est aussi trotskiste que moi !

– On m'a dit aussi qu'il avait fait partie du commando Delta. »

J'ai sifflé.

Le commando Delta était le bras le plus virulent de cette organisation subversive, coriace entre toutes, qu'on appelait l'OAS, laquelle s'était naguère efforcée de défendre l'Algérie française par tous les moyens, permis ou non. Voilà qui expliquait certaines choses.

Ensuite, j'ai appelé Crommlinckx, afin de le remercier de m'avoir prêté le pavillon Saint-Hu.

« Elles étaient grosses ? Vous vous êtes bien amusé ?

– Nous n’avons pas eu de chance. Les deux dames nous ont fait faux bond.

– Qu’est-ce qui s’est passé ? Encore un de ces foutus maris qui est rentré à l’improviste, j’imagine ?

– Quelque chose comme ça. Mais nous allons essayer de recommencer ce weekend. Puis-je me prévaloir encore une fois de notre vieille amitié pour... ?

– Mais bien entendu, mon vieux, bien entendu. Et maintenant, si tu veux bien m’excuser, il faut que je me remette au boulot.

– Au boulot ? Toi, Gerhard !

– Ah ! ce n’est pas le genre de boulot que tu crois. Il se trouve, simplement, que celle-ci est un peu frigide. Mais quelle corpulence, mon cher ami, quelle corpulence ! »

J’ai ri et je suis allé jusqu’à la poste de la rue du Louvre. Là, l’envie de rire m’est passée d’un coup. Le télégramme d’Amarantha disait :

« Au vu belle santé Tonton fusion inévitable. Reviens. Excellent poste garanti dans maisons associées. Condition de la fusion. Baisers. Amarantha. »

Debout au milieu du bureau de poste, je me suis mis à jurer en arabe. Quelques visages étonnés se sont tournés vers moi. Ceux qui ne comprenaient pas étaient stupéfaits. Ceux qui comprenaient, scandalisés. Excellent poste garanti ! Condition de la fusion ! Baisers, Amarantha ! Qu’est-ce que... Elle croyait vraiment que j’allais devenir l’employé de Billy B. Bopkins III, le magnat de la bande dessinée, qui paraissait échappé de ses propres albums ? Elle avait peut-être des excuses, elle, mais pas moi, merci beaucoup. Ah ! je n’avais aucun mal à deviner de quelle manière il avait profité de mon absence pour la travailler aux côtelettes ; non pas au sens où Gerhard Crommlinckx entendait le mot « travailler », elle n’en avait pas besoin, mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

exagérés, en balançant les bras. On aurait dit le loup du Petit Chaperon Rouge. À sa vue, un agréable frisson d'admiration et de plaisir anticipé a parcouru l'auditoire. Puis le silence s'est fait. Il est venu de plus en plus près de Mistigri. Il tenait dans sa main droite un paquet de verges marinées dans du vinaigre de champagne. Elle a crié : « Non ! Serge ! Non ! Chéri, je t'en prie, non ! » Il a regardé les spectateurs et il a souri, comme s'il venait d'établir une vérité. Ses oreilles dressées ressemblaient à des cornes. J'ai vu qu'il avait des jambes poilues terminées par des sabots. Il a levé le bras et s'est mis à la frapper. « Papa ! Arrête ! » a-t-elle crié, l'éternelle supplication. Mais il l'a fouettée, encore et encore, et des filets de sang ont coulé le long de son corps blanc sans défense. L'assistance a exprimé sa satisfaction et la comtesse couverte de bijoux, au premier rang, a glapi : « Allez, fais-lui mal ! Fais-lui danser la java ! » Personne n'a vu Chirpie entrer, sauf moi. Il s'est avancé sans bruit, ses pieds ne touchaient pas le sol. Son visage était figé et sa laideur naturelle était, je ne sais comment, anoblée par son expression. Il tenait dans ses mains une carabine 22 long rifle. Il a visé, délibérément. Ses lèvres remuaient, formant les mots : « Tu ne manqueras pas ». Je n'ai pas entendu le coup de feu, mais soudain le bourreau est tombé à la renverse en tournoyant et j'ai vu le projectile s'enfoncer dans son crâne, au ralenti. « Quel dommage que je ne sois pas Chirpie », ai-je pensé, et je me suis réveillé. Alors, ça, c'était le pompon ! Moi, devenir Chirpie ? Non merci. J'ai regardé la pendulette : dix heures. J'aurais dû me réveiller avant de faire ce rêve débile.

Je me suis lavé, rasé, habillé et j'ai fait mes bagages. C'était la fin du voyage, à ce qu'on aurait dit. Il ne me restait plus grand-chose à faire, si ce n'était d'acheter un étui à violoncelle. «

Où vas-tu maintenant ? a demandé Nénette qui s'efforçait vaillamment d'avoir l'air convenable, dans sa courte nuisette.

- En Amérique.
- Tu es content ?
- C'est un chouette pays.
- Tu as gagné autant d'argent que tu voulais ?
- Je ne sais pas encore.
- C'est amusant de travailler pour la CIA ?
- Ce n'est pas si mal.
- Fifi a bien travaillé pour toi ?
- Il a fait merveille.
- Eh bien, j'ai été vraiment ravie de t'avoir chez moi, *darlignee* !
- Et moi, j'ai passé un séjour merveilleux, Nénette.
- Reviens quand tu voudras.
- Je ne dis pas non. »

Bon, d'accord, je dis non. Je dis non ! Je ne savais pas que je ne pourrais pas, alors j'ai dit que je ne disais pas non. S'il te plaît, arrête de me tirer les cheveux. Ce n'est pas de ma faute, si je n'étais pas bien malin. Parce qu'enfin, je ne t'avais vue que deux fois. Bon, d'accord, je retire le « que ». J'avais juste la comprenette un peu lente, c'est tout.

Veillez excuser cette interruption. De toute façon, il n'y a pas grand-chose à ajouter. J'ai pris mes bagages et descendu l'escalier.

Elle est sortie sur le balcon. Elle avait enfilé quelque chose pardessus sa nuisette, hélas ! Elle a agité la main. Moi aussi. Je crois me rappeler que j'avais une boule dans la gorge, mais surtout ne le dites à personne. Je suis monté dans la Continental gris argent et j'ai démarré.

Si quelqu'un m'avait dit alors ce qui m'attendait à l'hôtel des Grands Ducs, peut-être aurais-je filé jusqu'à la rue du Louvre, sur un coup de désespoir, voir si j'avais du courrier poste restante ; et dans ce cas, rien de ce qui va suivre ne serait

arrivé. Mais il n'y avait personne pour me le dire. Alors, avec flegme, j'ai poursuivi ma route, mes mains élégamment gantées posées avec nonchalance sur le volant, la Ruger dansant sa petite gigue dans mon coffre, mes pensées claires et bien ordonnées dans ma tête. J'étais le cerveau d'un assassinat politique, que voulez-vous !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

André-des-Arts ouverte. Mais s'ils entrent par-là, ils seront coincés !

– Excellente idée », ai-je déclaré.

Nous avons quitté la Cour par une autre issue et un autre agent l'a fermée derrière nous.

« Les voilà qui font notre boulot à notre place, a dit Fifi.

– Pas tout à fait. Ils ont les clefs de ces grilles. Il faut quand même que vous leur mettiez un cadenas.

– C'est vrai.

– Bon... »

Tout paraissait en ordre.

« Au revoir, ai-je dit. On se retrouve dans une demi-heure. »

Il m'a gratifié de son sourire hautain.

« *Macte animo, generose puer*, a-t-il murmuré. Ce qui signifie "je te dis merde". »

Je lui ai tourné le dos et j'ai descendu le boulevard. La police était en train d'installer des barrières à l'est et à l'ouest du carrefour de l'Odéon. Les piétons avaient le droit de passer, mais les voitures devaient faire un détour.

J'ai pénétré dans l'immeuble d'où je devais tirer.

Cette fois-ci, il devait y avoir un problème avec la télévision, parce que la concierge échevelée a bondi hors de sa loge, comme un diable sortant de sa boîte.

« Vous voulez quoi ? Le démarchage est interdit.

– Ma chère madame, vous trouvez vraiment que j'ai l'air d'un démarcheur ? »

Le ton que j'ai pris a fait son effet, mais pas tout à fait assez pour museler sa curiosité.

« Vous venez voir qui ? »

J'avais remarqué quelques-uns des noms affichés à côté des portes.

« Je vais donner une leçon de violoncelle à madame Thomas.

Pourriez-vous me laisser passer, s'il vous plaît ?

– Madame Thomas ne revient pas avant huit heures.

– Vous êtes mal informée, madame. Madame Thomas m'attend maintenant. »

C'est une question de culot. J'avais l'air tellement sûr de moi qu'elle est retournée dans sa loge, sans insister davantage. J'ai pris l'ascenseur cette fois, mais j'ai eu du mal à y faire entrer mon étui à violoncelle.

L'ascenseur n'allait pas plus haut que le sixième. Je suis sorti et j'ai grimpé le dernier étage à pied. Je n'avais pas encore eu un instant pour penser à quoi que ce soit. Mon seul souci était de nature pratique : l'Alka-Seltzer que j'avais emprunté à Chirpie m'avait-il ou non fait du bien ? Mes mains cesseraient-elles, oui ou non, de trembler ? Comme je l'ai déjà signalé, j'avais passé une nuit assez agitée et je n'étais pas au meilleur de ma forme.

J'ai cherché la clef dans ma poche, je ne l'ai pas trouvée. Panique. Puis, je me suis rappelé que je l'avais mise dans une autre poche, pour ne pas la confondre avec mes autres clefs. Ouf, elle était là ! Et j'étais maintenant devant la porte de M. Bobo-Diulasso, sur laquelle était fixée une carte de visite luxueusement gravée.

La clef s'est insérée dans la serrure, elle a tourné sans aucun bruit. J'ai poussé la porte et je suis entré.

C'était une petite chambre, assez superbement meublée. Des meubles d'époque, s'il vous plaît ! Les fils des anciens rois cannibales ne se débrouillent pas si mal, grâce aux bourses d'études françaises, me suis-je dit. Il y avait un secrétaire Louis XV, doré de partout, dont la seule ascension jusqu'ici avait sûrement coûté une fortune. J'ai traversé la pièce jusqu'à la fenêtre. Fifi ne m'avait pas menti. La statue de Danton était légèrement sur ma gauche et il n'y avait pas plus de trente

mètres. Ce serait un jeu d'enfant.

J'ai vérifié ma montre. Cinq heures moins cinq.

J'ai fait le tour du propriétaire. Les murs étaient ornés d'affiches coûteuses, à caractère semi-pornographique, représentant des blondes sculpturales dans diverses postures.

J'ai ouvert mon étui à violoncelle. Il contenait deux choses : la Ruger, équipée de sa lunette, et la corde. Empoignant celle-ci, je suis sorti dans le couloir. Je crois me rappeler qu'un bref instant, j'ai follement espéré que la porte menant au toit serait fermée à clef. Pas de chance. L'allumette de Fifi tenait bon. J'ai même pensé une seconde que je pourrais l'envoyer promener et dire que je n'avais pas pu ouvrir la porte. Mais le dire à qui ? Ce n'était pas moi qui devais rendre des comptes à Fifi. Ou bien essayais-je de me mentir à moi-même ? J'ai ouvert la petite porte et j'ai gravi les marches pour arriver sur le toit. Il y avait beaucoup de vent. Le grondement de la rue montait jusque-là, mais atténué. Un chat s'est sauvé en courant, manquant me faire trébucher. Je me suis approché de la cheminée que nous avions repérée la veille et j'y ai attaché la corde. Je ne suis pas très doué pour les nœuds, j'ai beau être toujours prêt, comme les scouts, je ne suis pas prêt à ça. Mais celui que j'ai fait cette fois-là était résistant, je peux vous le garantir. J'ai laissé l'extrémité de la corde sur le toit, pour être sûr que personne ne la remarquerait d'en bas, en levant le nez par hasard. Même s'il y avait peu de chances que cela arrive.

J'ai regagné l'immeuble et vérifié la porte avec soin. Avec l'allumette placée comme elle l'était, elle ne risquait pas de se refermer hermétiquement.

Sur le palier, j'ai rencontré une dame, dans les soixante-dix ans, vêtue d'une robe démodée : peut-être s'agissait-il de la bonne patriote qui aurait voulu tuer Saint-Fiacre. Ma foi, j'allais lui rendre ce service. Je me suis pressé contre le mur pour la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Vous l'avez tué, a dit Mistigri d'une voix curieusement détachée.

– Venez ! ai-je crié.

– Moi, je n'aurais pas pu », a-t-elle ajouté.

Elle était encore en transe.

Je lui ai saisi la main. « Venez ! Vite ! »

Elle a souri. « Où voulez-vous que nous allions ? »

Elle a indiqué l'escalier. La police tambourinait contre la porte de l'intérieur. Elle n'était pas bien solide. Elle ne tiendrait pas plus de quelques secondes.

Je n'ai pas répondu. Je l'ai entraînée à ma suite. J'ai laissé tomber l'extrémité de la corde le long de la façade de l'immeuble qui donnait dans la Cour de Rohan.

« Vous savez vous servir d'une corde ? » ai-je demandé.

Mais oui, elle savait, bien mieux que moi. Elle ne portait pas de gants, mais elle n'a pas hésité à se laisser glisser. Du premier toit, elle a sauté sur le deuxième, puis le troisième. Elle avait aperçu l'échelle. Elle était déjà dans la cour, alors que j'étais encore sur le deuxième toit.

« Dépêchez-vous ! a-t-elle crié. Ils escaladent les grilles. »

J'ai atteint le sol en même temps qu'un policier qui paraissait un peu plus athlétique que les autres.

« Stop ! » a-t-il hurlé.

En France, la police n'a pas le droit de tirer sur les gens pour les empêcher de fuir et j'étais à peu près sûr que nous pouvions filer plus vite que lui. Je suis parti au sprint vers la rue Saint-André-des-Arts et Mistigri m'a emboîté le pas.

La GS était là et Fifi, au volant, avait mis le moteur en route. Il avait aussi ouvert les portières. J'ai bondi à côté de lui et Mistigri sur la banquette arrière.

Il a sifflé tout en démarrant.

« Et vous avez décroché un lot par-dessus le marché ! »

s'est-il exclamé.

*

Le policier avait eu le temps d'apercevoir la GS, mais pas le numéro d'immatriculation.

Fifi a conduit comme un forcené. Nous avons traversé le Boul' Mich' à l'heure de pointe, en nous frayant un chemin entre les voitures. Pour atteindre les quais, il est monté sur le trottoir, afin d'aller plus vite. Il nous a déposés à quelques pas de la Continental, puis il a aussitôt repris son chemin chaotique, poursuivi par un concert de klaxons. L'idée était qu'il détournerait ainsi l'attention de nous deux ; puis, s'il y parvenait, il s'arrêterait dans une petite rue peu passante et changerait ses plaques d'immatriculation. Après quoi, il serait tiré d'affaire.

Nous avons bondi dans la Continental et nous sommes mis en route, sans traîner, mais à une vitesse raisonnable.

Mistigri était assise à côté de moi. Elle ne disait pas un mot. De temps à autre, elle contemplait distraitement ses mains, brûlées par sa descente rapide de long de la corde. Je n'osais pas encore m'arrêter dans une pharmacie et elle l'a très bien compris. Ou bien peut-être pensait-elle à tout autre chose et ne sentait-elle même pas la douleur.

Nous étions déjà sur le périphérique, quand elle a fini par dire, avec un curieux petit sourire :

« Alors, comme ça, il voulait me tuer ! »

J'ai opiné. Je savais que ses rapports avec Serge Saint-Fiacre avaient été étranges. Elle avait toutes les raisons de le haïr, et pourtant elle avait été prête à travailler pour lui et elle avait dit qu'elle n'aurait pas pu le tuer. Je me demandais si elle m'en voulait d'avoir pu. Mais je ne pouvais pas le lui demander à elle.

Alors, faute de mieux, j'ai dit :

« Vous avez un passeport ?

– Oui, a-t-elle répondu d'une voix sourde.

– Celui de Joyce ?

– Oui. »

Il faudrait s'en contenter.

Nous avons roulé en silence. Aucun signe de poursuite. Je me suis finalement arrêté devant une pharmacie et je suis entré demander une pommade pour les mains de Mistigri. Il y avait juste à côté un magasin de mode où je lui ai acheté des gants. Elle ne pouvait pas se permettre d'essayer de quitter la France avec un faux passeport et des mains enfouies dans des bandages.

Je suis remonté en voiture, je lui ai pris les mains, les ai posées grande ouvertes sur mes genoux et, comme l'indiquait la notice, je les ai enduites d'une couche « généreuse » de pommade. Il m'a paru étonnant de lire que le produit pouvait aussi être utilisé de manière « économique » et même parfois « radicale ». Où le vocabulaire politique va-t-il se nicher ? J'ai baisé le bout de ses doigts, puis je l'ai aidée à enfiler les gants. Elle m'a regardé, toute surprise.

« Vous êtes gentil, m'a-t-elle dit. Je ne savais pas que les hommes pouvaient l'être. »

Craignant que ma voix ne se brise, je n'ai rien répondu.

« Surtout les Américains, a-t-elle continué. M. Serge disait toujours qu'ils voulaient tout avoir sans jamais rien donner.

– Et vous pensiez que M. Serge disait toujours la vérité ?

– Sans doute que non. Il va falloir que je m'habitue à l'idée qu'il mentait probablement la moitié du temps.

– Au moins.

– Mais ce qu'il disait paraissait raisonnable, vous savez. Il disait que le monde était partagé entre les nantis et les démunis, et que les Américains étaient les nantis, mais qu'il était plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Tout le reste a été d'une facilité dérisoire. On nous a priés, Mistigri et moi, de filer droit au pavillon de Saint-Hu. Le lendemain matin, on nous y a amené plusieurs adolescents : les enfants du commandant français et du capitaine américain. Je leur ai fait la leçon pendant quelques heures et je suis parvenu à en faire des jeunes rebelles plutôt convaincants. J'imagine que vous avez lu toute l'histoire dans mon best-seller, *Les Enfants de Mai*. Ils se sont amusés comme des petits fous à se couvrir la figure de bas noirs et à déblatérer contre les adultes anti-jeunes.

Les journalistes sont venus. Il y avait sept personnes au lieu de six. Le septième était un dénicheur de manuscrits, travaillant pour une importante maison d'édition européenne. Il voulait savoir s'il ne serait pas possible d'écrire un livre sur *Les Enfants de Mai*. J'ai fait semblant d'être l'homme d'affaires des jeunes rebelles et nous avons eu une discussion sérieuse. Le contrat a été signé quelques jours plus tard. La DGSE française nous a fourni les services d'un conseiller juridique.

Le soir de la conférence de presse, une fois que tout le monde a été parti, j'ai embrassé Mistigri et elle m'a rendu mon baiser. Mais quand j'ai voulu aller plus loin, elle a secoué la tête.

« Je ne suis pas bégueule, m'a-t-elle dit, mais il faut te rappeler, mon chéri, de quelle façon j'ai appris à connaître la vie. Dans les Ballets roses. Et puis ensuite, j'ai passé plusieurs années dans un couvent. Je ne peux pas dire que j'ai beaucoup

rigolé là-bas, mais au moins on m'a appris à traiter sérieusement les choses sérieuses.

– Mais on ne fait pas moins français ! ai-je protesté.

– Je ne vais pas devenir à demi américaine, alors ? a-t-elle demandé d'une petite voix triste.

– Bien sûr que je vais t'épouser, si c'est ça que tu veux dire. Mais je croyais que tu détestais tous les Américains !

– Mais je le croyais aussi ! » a-t-elle riposté.

Et elle m'a embrassé, mais de façon on ne peut plus chaste.

Les Français nous ont été d'un grand secours pour les paperasses. Nous nous sommes envolés vers l'Espagne où nous nous sommes mariés, parce que nous avions envie de changer de décor, et qu'il faisait un temps superbe, et que les autorités franco-américaines préféraient ne plus nous avoir dans les pattes, et que j'ai pensé qu'il serait très romantique d'y passer notre lune de miel. Mistigri voulait se marier à l'église et j'ai obtempéré. Elle portait une robe ravissante. Non pas blanche, mais rose, comme cela arrive parfois dans ce pays, ce qui est une manière éminemment raisonnable de faire les choses, si vous voulez mon avis.

Cette robe, elle avait bien une quarantaine de boutons.

« C'est exprès : pour te titiller », m'a-t-elle dit.

Le livre a été publié et les ventes ont été princières. Vous l'avez sans doute lu. Il a été traduit en vingt et une langues. Les Russes eux-mêmes l'ont acheté, afin de faire savoir à leurs enfants à quel point les Occidentaux traitaient mal leur progéniture. Et par-dessus le marché, ils m'ont payé des droits d'auteur !

Nous sommes partis pour l'Amérique, où nous avons vécu quelque temps et Mistigri a adoré. J'ai remboursé à Amarantha tout l'argent qu'elle m'avait avancé pour mes frais. Inutile de dire qu'elle était déçue de ne pas avoir publié *Les Enfants de*

Mai, mais on me dit qu'elle gagne des fortunes dans la bande dessinée.

Chirpie a repris du service dans les patrouilles de vigile ; j'ai investi ses dix mille dollars pour lui ; il me dit qu'il a une petite amie qui lui donne toute satisfaction... mais qui n'arrive pas à la cheville de celle de Paris.

Et puis un jour, Visage Charnu est venu me trouver et il m'a dit :

« Il vaudrait mieux que vous partiez vous établir dans un pays bien calme. Nous nous occuperons des passeports et du reste. Et vous allez écrire un nouveau livre et raconter l'histoire telle qu'elle s'est vraiment passée. Changez certains noms, si vous préférez, mais il faut prouver que Les Enfants de Mai n'ont jamais existé.

– Pourquoi ?

– Eh bien, parce que *L'Attrait de l'opprimé* est trop puissant pour qu'on puisse faire joujou avec très longtemps. Selon des renseignements fiables que nous avons recueillis, des organisations modelées sur vos *Enfants de Mai* sont en train de surgir en France, en Allemagne, en Angleterre et aux USA. Cela pourrait finir par devenir dangereux. Donc... il vaut mieux que vous expliquiez tout. »

Alors, j'ai expliqué.

FINIS CORONAT OPUS

ce qui signifie (en gros)

« LA FIN JUSTIFIE LES MOYENS »

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17